

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

Additional comments /
Commentaires supplémentaires: Pagination multiple.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

LE MONDE ILLUSTRÉ

ABONNEMENTS:

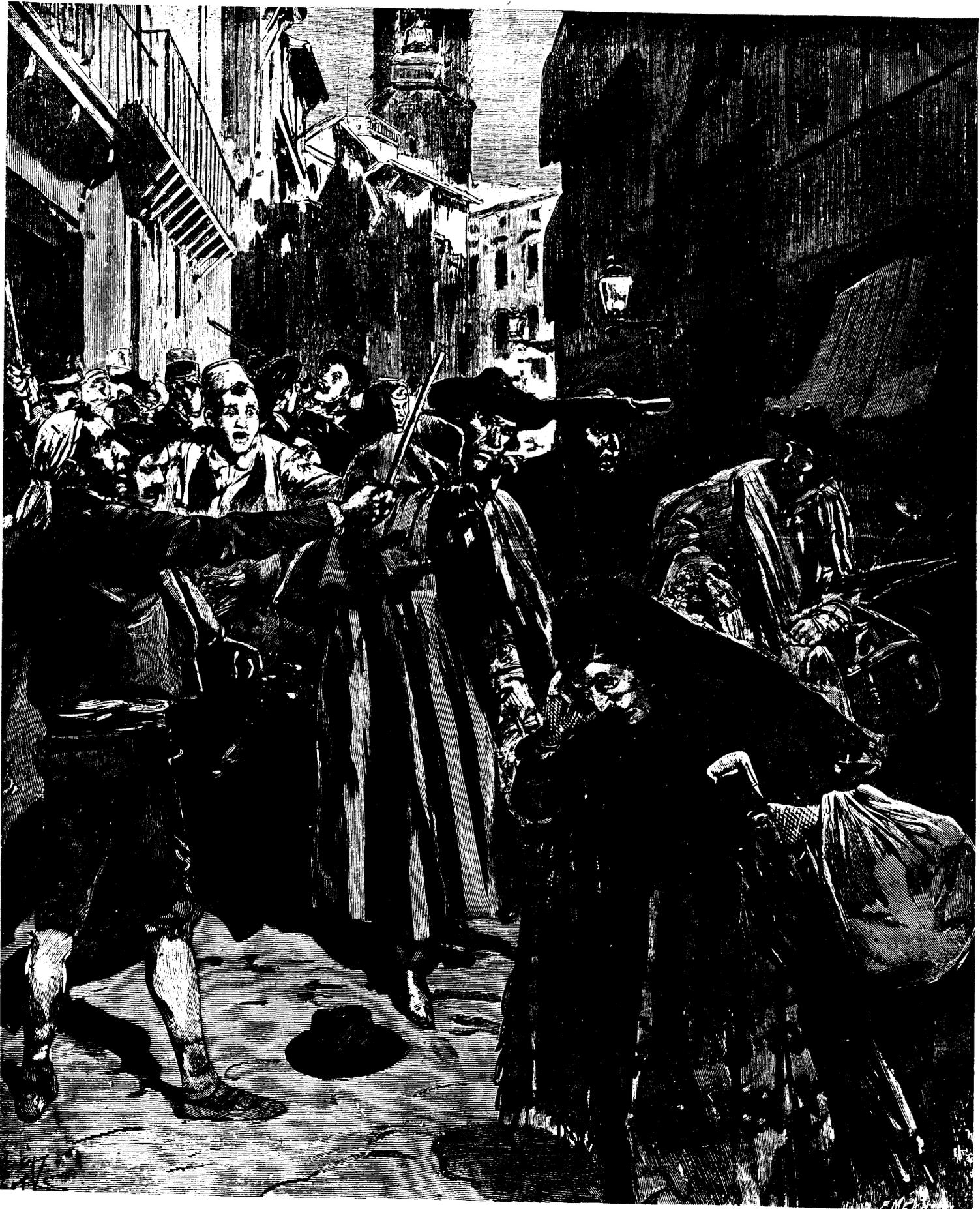
Un an, \$3.00 - - - Six mois, \$1.50
Quatre mois, \$1.00, payable d'avance
Vendu dans les dépôts - - 5 cents la copie

11^{ME} ANNÉE, No 523—SAMEDI, 12 MAI 1894

BERTHIAUME & SABOURIN, PROPRIETAIRES.
BUREAUX, 40, PLACE JACQUES-CARTIER, MONTRÉAL.

ANNONCES:

La ligne, par insertion - - - - 10 cents
Insertions subséquentes - - - - 5 cents
Tarif spécial pour annonces à long terme



LES TROUBLES DE VALENCE (ESPAGNE).—PÈLERINS PARTANT POUR ROME ATTAQUÉS PAR LA FOULE

LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTREAL, 12 MAI 1894

SOMMAIRE

TEXTE. — Entre-Nous, par Léon Ledieu. — Nécrologie : Louis Prince, par Chs A Gauvreau. — Nos gravures — Petite poste en famille — Poésie : l'Amour, par Albert Ferland — Les Statues Colossales, par P. Colonier. — Faits Scientifiques (avec gravure). — Un Martyr, par le général Albert. — Primes du mois d'Avril. — Poésie : Scène d'Intérieur, par André Theuriet — Nouvelle Canadienne : Matelot malgré lui, par Régis Roy — L'Arabe en prière (avec gravure) — Carnet de la cuisinière. — M. J. F. Lee (avec portrait). — Usages et coutumes, par Ann Selph — Notes et Faits : Superstition ; Une cérémonie funèbre au XIIe siècle. — Nouvelles à la main. — Echecs et Dames. — Choses et autres — Feuilletons : Le secret d'une tombe, par Emile Richebourg ; Les Mangeurs de Feu, par A. Jacolot.

GRAVURES — Les troubles de Valence (Espagne). — Pèlerins partant pour Rome attaqués. — Portraits du Grand Duc de Hesse et de la princesse Victoria-Melita de Saxe-Cobourg. — Le jour de la première communion. — A travers le Canada : La chute des esturgeons ; Baie-des-Pères : Scierie du R. P. Gendreau — Portraits de M. Louis Prince et de M. John F. Lee — Gravure du feuilleton.

PRIMES A TOUS NOS LECTEURS

LE MONDE ILLUSTRÉ réserve à ses lecteurs mêmes l'escompte ou la commission que d'autres journaux paient à des agents de circulation.

Tous les mois, il fait la distribution gratuite, parmi ses clients, du montant ainsi économisé. Les primes mensuelles que notre journal peut, de cette sorte, répartir parmi ses lecteurs sont au nombre de 94 ; soit, 86 de une piastre chacune, et puis un des divers prix suivants : \$2, \$3, \$4, \$5, \$10, \$15, \$25 et \$50.

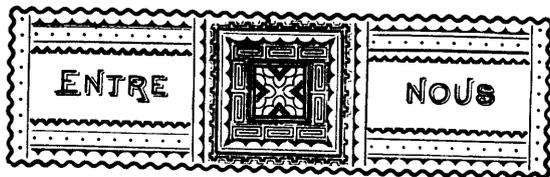
Nous constituons par là, comme les zélés du MONDE ILLUSTRÉ, tous nos lecteurs, et pour égaliser les chances tous sont mis sur le même pied de rivalité ; c'est le sort qui décide entr'eux.

Le tirage se fait le samedi de chaque mois, par trois personnes choisies par l'assemblée.

Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront chaque tirage.

PAGINATION DE NOS FEUILLETONS

Nous rappelons à ceux de nos lecteurs, qui ne s'en seraient pas encore rendu compte, qu'une fois notre journal coupé, ils peuvent retirer la page double des feuilletons, s'ils ont l'intention de relier ceux-ci à part, tout en conservant le reste du journal entier. Le journal et les feuilletons ont, en effet, chacun une pagination spéciale qu'il suffira de consulter pour s'apercevoir que la page du milieu, qui est ordinairement illustrée, appartient au journal même, tandis que la précédente peut être enlevée complètement et jointe, si on le désire, à celle du numéro précédent.



** Voyez ce qui vient de se passer à Saint-Alban, dans notre province.

Ce petit village heureux et prospère il y a quinze jours, est désolé, bouleversé, méconnaissable.

Là où il y avait une chute de cent cinquante pieds, il ne reste pas une goutte d'eau ; la rivière a changé de lit entraînant avec elle arbres, maisons, granges, animaux, toit, jusqu'au sol lui-même.

Une maison a complètement disparu avec ses quatre occupants. Où est-elle maintenant ? Quel-

que part, on ne sait trop à quel endroit exact, sous cent pieds de terre.

Le moulin écrasé par l'effroyable masse en mouvement n'a pas laissé de traces.

Une autre maison, avec les arbres qui l'entourent et six arpents de terre, a été transportée à six milles de l'emplacement qu'elle occupait et ce dû être pour le cultivateur et sa famille un singulier étonnement de se voir ainsi transporté, lui et une partie de son bien dans un tout endroit que celui qu'il habitait.

Les pertes sont énormes et voilà tout un joli village dans la ruine.

** Ces sortes de phénomènes ne sont malheureusement pas très rares dans notre pays.

Le nombre des rivières, des lacs, des ruisseaux en général est si grand et la fonte des neiges leur apporte chaque printemps un tribut si considérable que le travail des eaux est énorme à cette époque.

** Un fait du même genre, quoique moins grave de conséquences, s'est passé, il y a quelques années, à Berthier, et je vous en ai parlé alors dans une de mes causeries.

Je relatai aussi à cette époque d'autres événements de même nature et je crois que l'on relira avec intérêt les détails suivants :

" Vers 1877 ou 1878, je ne puis préciser au juste, à Saint-Luc, dans le comté de Champlain, un affaissement subit se produisit sur une étendue de terrain de seize arpents de longueur, sur autant de largeur, soit donc un déplacement d'une superficie de plus de deux cent cinquante arpents.

" Le niveau du sol baissa en certains endroits de quinze à vingt pieds, et on constata ailleurs la production non moins rapide de mamelons de vingt-cinq à trente pieds de hauteur.

" Une maison fut emportée et toute une famille fut ensevelie dans les décombres au moment où l'on se mettait à table. Grâce aux secours intelligents que l'on porta aussitôt aux malheureuses victimes de ce phénomène, il n'y eut pas d'accidents très graves à déplorer.

" En cette occasion, le déplacement du sol produisit, dit-on, un bruit semblable à un violent coup de tonnerre qui fut entendu à plusieurs milles de distance.

" En 1880, un effondrement considérable eut lieu à St Germain de Batiscan, sur les bords de la rivière Laveillette, sur une largeur de près d'un mille ; des collines de cent pieds de hauteur s'affaissèrent, et cette fois l'accident eut un caractère des plus graves.

" Un moulin fut enlevé et c'est sous ses débris que le meunier trouva la mort ainsi qu'un cultivateur de Saint-Prospère, qui se trouvait là par hasard, M. Cloutier, père du chanoine de ce nom.

" En remontant plus haut on se rappelle qu'il y a une trentaine d'années, à Bon-Désir, dans le bas du Saguenay, un déplacement considérable du sol eut lieu également.

" Une famille établie à cette endroit s'aperçut tout à coup que la maison qu'elle occupait, bougeait et était entraînée avec le terrain, mais les habitants en furent quittes pour la peur, car le mouvement s'arrêta bientôt sans causer trop de dégâts.

" Il était temps, du reste, car le fleuve n'était pas loin.

" A Nicolet, toute une famille a péri il y a quelques années dans une catastrophe de ce genre.

" Le terrain déplacé parti de la rive Nord, traversa la rivière et alla détruire une maison située sur la rive ouest."

" Quant à la cause du phénomène qui vient d'avoir lieu à Saint-Alban, elle semble être la même que celle que j'attribuai, alors, d'accord avec la plupart des géologues, au désastre de Berthier.

" On remarque que le terrain où se produisent généralement en Canada ces déplacements, éboulements ou effondrements, est formé de couches de terre glaise et de sable superposés, la terre glaise ayant, en certains endroits, une épaisseur de six à douze pouces, et le sable environ un à deux pouces.

" On conçoit parfaitement que les eaux plu-

viales, en pénétrant par les crevasses de la terre glaise, glissent dans les couches de sable qu'elles entraînent peu à peu et qu'il se forme ainsi un vide très minime, pris isolément, mais qui acquiert une grande importance quand ces couches de sable atteignent un nombre sérieux, plusieurs centaines parfois.

" Il arrive dès lors un moment où les couches d'argile ou de terre glaise se trouvant sans appui inférieur s'effondrent ensemble et où la configuration du terrain change complètement, une colline devient vallée, etc., etc.

" Quelquefois, quand le terrain se trouve en pente et que les couches de terre glaise s'effondrent, celles-ci trouvant sur la dernière couche de même nature une surface humide et ne permettant pas d'adhérence solide, glissent et se trouvent entraînées dans un mouvement de translation et ce sont ces deux causes réunies qui viennent de faire tout le mal."

M. l'abbé Laflamme qui est allé à Saint-Alban, me dit-on, doit publier un compte rendu de ses observations et l'opinion de ce savant est attendue avec impatience.

** Eh ! eh ! voici que l'Angleterre commence à s'émouvoir des agissements des anarchistes ; je vous avais bien dit que cela finirait ainsi.

Il est très joli, en théorie, de donner refuge à tous les criminels, mais, à la fin, cette partie de la population de Londres est devenue encombrante, plus que cela même, puisque les bombes éclatent là comme ailleurs.

Les tribunaux anglais viennent de condamner deux anarchistes italiens, l'un à vingt ans de travaux forcés, l'autre à dix ans.

Inutile de dire que ces deux individus ont salué leur sentence du cri de : " Vive l'anarchie ! "

L'en d'eux a même ajouté ces mots : " Aujourd'hui vous faites les lois, demain nous les ferons ! "

Cet homme a tort, c'est un dévoyé, comme il y en a toujours eu depuis le commencement du monde. Le moyen employé contre la société, la bombe, est peut-être nouveau, l'anarchie ne l'est pas.

Rien de nouveau sous le soleil.

** Un trait de courage tragi-comique.

Vous vous souvenez des quatre malheureux qui, ramassés, gelés dans les bois, et transportés à la Pentecôte, sur la côte nord, ont attendu le médecin, pendant deux mois pour les opérer.

L'un d'eux, après avoir subi l'amputation des deux pieds, dit au Dr Tremblay :

— Docteur, vous voyez que je louche ; pendant que vous y êtes, remettez moi donc l'œil que j'ai de travers.

— Mais, mon ami, à quoi pensez-vous ?

— Voyez-vous, docteur, il me semble que je plaindrais mieux aux filles de la côte !

Dans un pareil moment, je connais peu d'hommes capables de faire une plaisanterie de ce genre.

NOTES ET IMPRESSIONS

Si la littérature est l'expression de la société, il faudrait désespérer de la France. — DE SALVANDY.

On ne la trouve pauvre, notre vieille et admirable langue, que quand on ne la sait pas. — E. RENAN.

Je ne médis pas des rêveurs. Un peu d'imagination est un bon levain pour cette lourde pâte des affaires humaines. — F. DE LESSEPS.

Pour le mondain, la vie est quelque chose qui dure ; pour le philosophe, elle passe ; pour le chétien, elle est déjà passée. — PASQUIN.



LOUIS PRINCE



L n'était pas de ceux dont Lacordaire disait : " Il y a parmi vous des hommes indifférents pour tout ce qui est de Dieu. Ils peuvent dire : Dieu est, mais c'est un Dieu glacé qui ne sait point le chemin des cœurs et devant lequel l'homme passe sans avoir l'idée d'une prière, ni la puissance d'une larme, lui qui prie et pleure si naturellement."

Il n'était pas de ceux là ; car jamais une vie mieux remplie n'a donné de plus fortes preuves d'une croyance solidement assise.

Né à Saint Grégoire de Nicolet, à l'endroit appelé le "Petit Lac," le 28 avril 1816, Louis Prince montra de bonne heure un esprit naturel et des dispositions à faire son chemin bravement.

Son père, Pierre Prince, et Marie Lacourse, le dirigèrent dans la bonne voie ; aussi fut-il le premier à se joindre au mouvement de colonisation vers les Bois Francs, en 1834.

Arrivé à Stanfold, il s'empara de la terre qu'il possédait encore à sa mort, après y avoir travaillé pendant soixante ans ; prit une compagne en 1841, qu'il eut la douleur de perdre en 1848.



LOUIS PRINCE, décédé

Le 18 avril 1855, Louis Prince mariait, en secondes noces, Elmire Marchand, qui lui survit après vingt-neuf ans de mariage.

Louis Prince ne laisse qu'une enfant, Céline, mariée à Edmond Talbot, qui demeure sur le bien paternel, à Stanfold.

C'est en avril que Louis Prince vint au monde ; en avril il arrive sur sa terre à Stanfold ; c'est en avril qu'il se marie, et c'est le 15 d'avril 1894 qu'il s'éteint dans sa demeure, à l'âge avancé de soixante-dix-huit ans.

Ferme, loyal, d'une honnêteté proverbiale, ennemi du désordre, fidèle dans ses amitiés, sincère dans ses affections, il emporte au tombeau l'admiration du grand nombre et l'attachement de tous.

Et nous qui l'avons connu bien tard, assez tôt cependant pour apprendre à connaître le chrétien convaincu, le patriote sincère, l'ami dans la bonne comme dans la mauvaise fortune, le citoyen modèle et le gai compagnon des jeunes et des vieillards, nous ne pouvons nous défendre d'une pensée

douloureuse, en tournant nos regards vers cette tombe fraîchement creusée.

Hélas ! " quand l'homme a passé sa vie à voir mourir, il se voit mourir lui-même," disait Guizot ; et nous pourrions dire avec autant de raison que nous nous voyons mourir lentement dans chacune des morts qui précèdent la nôtre.

Tous les jours, le glas funèbre tombe du haut du clocher sur notre village éprouvé ; ici c'est un enfant, là une mère de famille ; hier un homme dans la force de l'âge, aujourd'hui un vieillard que la maladie minait sûrement quoique lentement.

Une rapidité sans nom entraîne tout vers l'éternité ! on reste frappé ; c'est incroyable, dit-on ! mais les larmes, les sanglots, les cloches, les funérailles, il n'y a pas à douter : un vide s'est fait quelque part, une fosse a été creusée puis remplie ; la terre ne rendra plus son prisonnier qu'au grand jour du jugement dernier.

Puis le monde s'écoule et passe ; les affaires reprennent leurs cours ; tout se tait et se recueille ; seul, le souvenir qui reste, va veiller sur la mémoire de celui qui est parti, semblable à l'ange des tombes défendant à l'oubli de pénétrer dans les cimetières.

Nous ne dirons pas sur le tombeau de notre brave ami ce que Flaubert disait à la mort de Chateaubriand : " Les vagues avec les siècles murmureront longtemps autour de ce grand souvenir ; " non, mais nous pouvons dire avec sincérité qu'il a passé en faisant le bien. On fait le bien par l'exemple, et qui, plus que Louis Prince, a donné aux jeunes et à tous ses concitoyens le spectacle d'une vie mieux remplie ?

Croyant : il a pratiqué toute sa vie, et son dernier acte a été un acte de foi ; ami fidèle : il a aimé les siens qui ne lui ont pas ménagé leur estime ; homme de paix : nous l'avons vu, de sa parole et de ses actes, chercher à rapprocher les ennemis et faire cesser les querelles ; libéral convaincu, mais d'un libéralisme non fanatisé, il avait de l'autorité dans son parti qui pouvait compter sur lui à toute heure, et il était honoré d'une amitié toute particulière de la part de l'honorable M. Laurier qui a dû ressentir un vif chagrin en apprenant la mort d'un de ses plus vieux et fidèles partisans dans les Cantons de l'Est.

Nous avons voulu payer notre tribut de reconnaissance à la mémoire de celui qui nous avait montré de l'amitié et de la confiance, et le cœur a confié à la publicité ces lignes écrites au fil de la plume. Nous aurions voulu retracer à longs traits la vie et les œuvres du colon, de l'homme de la terre, un des premiers pionniers de ces cantons ; mais nous laissons à notre ami M. C. F. Baillargeon, Ptre, l'historien aussi éloquent qu'érudit des Bois-Francs, le soin de nous le montrer sous ce jour d'où se dégage un enseignement que seul il pourra tirer avec clarté et profit pour ceux qui le liront.

Maintenant il n'est plus, lui le vaillant cœur : une foule considérable et sympathique l'a accompagné jusqu'à sa demeure dernière. Qu'il repose en paix dans ce vieux cimetière près de l'église paroissiale.

Tant d'autres l'ont devancé ; tant de nous iront, les uns après les autres, reposer à ses côtés.

En attendant, nous qui croyons au Dieu des bons, qui fait mûrir les blés et briller son soleil pour les justes et les coupables, nous prions pour lui le soir, en pensant à nos morts chéris, et du haut du ciel il n'oubliera pas ceux qu'il a connus et aimés, ceux qui le voient partir en pleurant.

Chs. A. Gauvreau

AU PRINTEMPS

Avec quel plaisir je te salue, joyeux printemps ! Les chauds rayons de ton soleil de mai met partout un gai reflet de vie et d'espérance. Tout dans la nature s'anime pour fêter la venue de la saison des amours. Les arbres déjà font leur toilette gracieuse, le vallon se pare coquettement et les oiseaux reviennent en bandes joyeuses chanter sous bois

l'hymne éternel. Ils vont, pleins d'un espoir renaissant, bâtir ou rebâtir le nid moelleux et doux où ils déposeront la couvée, fruit de leur amour.

A cette saison où tout renaît, qui ne ressent pas le besoin d'aimer et d'être heureux ? Quelle tristesse ne s'envole sous les baisers du soleil de mai, sous les caresses de la brise embaumée qui ont fondu les neiges de l'hiver, chassé le froid aiguillon. Nous avons dû aussi nous dépouiller de la lourde capote en nous sentant pénétrés d'une chaleur douce et puissante qui fond la glace que la froide bise de l'hiver nous avait mise au cœur. Comment bouder encore quand le ciel nous sourit ? et quelle rancune peut tenir quand tout autour de nous chante amour et bonheur ? L'homme serait-il le seul à ne pas mêler sa voix au concert printanier ? Non, non ! Comme l'oiseau revient au nid, la fleur au buisson, l'herbe au pré, ainsi renaît l'amitié refroidie, mais non éteinte par le souffle de l'hiver. Les couples heureux vont encore, le sourire aux lèvres et l'âme doucement émue, par les sentiers fleuris, le long du ruisseau argenté, oubliant qu'ils ont eu froid au cœur parce qu'une bise glaciale avait soufflé là.

J'aime le printemps et ses plaisirs. Je voudrais alors baiser chaque fleur nouvelle qui ouvre sa corolle parfumée, caresser chaque oiseau qui passe, cueillir chaque brin d'herbe qui verdit. Je voudrais encore . . . oh ! c'est que je voudrais tant de choses quand renaît le printemps ? Pourquoi faut-il qu'un regard sombre vienne jeter son triste voile sur le riant tableau ? Je songe au toit béni, là bas dans les montagnes, au nid douillet où, en fauvette fugitive, je ne prendrai pas ma place pendant la saison des fleurs. Le foyer paternel ? Qu'il fait bon d'être là pour retremper son âme à la source de la seule amitié qui ne trompe jamais, vivre avec tous ceux que l'on aime, retrouver intacts les souvenirs qu'on y a laissés, savourer encore la joie qu'on y goûte toujours ! O mon foyer, berceau de mes jours heureux, témoin de mes rêves les plus doux, je te bénis et je t'aime.

GISELE.

NOS GRAVURES

Pèlerins attaqués en Espagne, au moment de leur départ pour Rome.—On se rappelle l'émeute qui s'éleva il y a quelques semaines à Valence, Espagne, où des pèlerins inoffensifs et paisibles, femmes, vieillards, prêtres, furent attaqués par une foule hostile. Telle est la scène reproduite par notre gravure.

Le jour de la première communion.—Recueillie sous son voile virginal, et la tête inclinée dans une paix ineffable, la jeune communicante est plongée dans une profonde méditation . . . Le chapelet s'égrène doucement sous ses doigts, tandis que la mère lit, sans doute, la prière d'actions de grâce qui monte, avec le parfum des fleurs, vers le grand ciel qui se montre à travers la croisée ouverte . . .

A travers le Canada.—Il est difficile de reproduire plus nettement ces jolis paysages : ces arbres, ces rochers, cette réflexion charmante de l'eau si limpide et si claire. Il ne manque vraiment au tableau que les couleurs de la nature ; espérons que la science parviendra un jour à les fixer !

PETIT POSTES EN FAMILLE

J. L., Halifax.—Reçu vos strophes qui seront prochainement publiées.

L. de M., Montréal.—Le sonnet paraîtra sous peu.

Clémico.—Pour connaître les adresses en question, adressez-vous à la Minerve.

A. G., Montréal.—" Récits et légendes " soumis à la rédaction.

Hubert, Montréal.—Poésie soumise à la rédaction.

Bluet.—Reçu votre travail dont nous dirons un mot dans notre prochain numéro.

E. V., Ottawa.—Nous le regrettons beaucoup, mais il est impossible de reproduire cette gravure



L'AMOUR

ÉCRIT AUX PREMIÈRES PAGES D'UN PÉTRARQUE

Couronné au XXVII^e grand concours de l'Académie littéraire et biographique de France

L'amour ce mot brûlant, ce mot doux qui résume
Tous les feux que la femme au fond du cœur allume,
C'est le fluide attractif et le charme profond
Que Dieu verse à son être et prodigue à son front.
C'est la sève du cœur qu'elle embrase à sa flamme,
Le besoin que l'on sent de lui délecter l'âme,
L'ivresse, le bonheur qu'on éprouve à poser
Sur sa lèvre attrayante un suave baiser,
C'est tout ce qui fascine et magnétise en elle,
C'est ce que l'incarnat sur son front nous révèle,
Ce qui lui vient du cœur et lui jaillit aux yeux,
Ce qu'on trouve émuant, charmeur, harmonieux,
Dans l'ineffable émoi, l'émotion suprême
Qui fait trembler sa voix quand elle nous dit "j'aime."

LES STATUES COLOSSALES

Il y a quelques semaines, des bruits alarmants ont couru au sujet de la statue de la Liberté, à New-York. On prétendait que les plaques de bronze, dont elle est formée, étaient percées en maints endroits par suite de l'oxydation du métal, et que ces trous, s'élargissant de plus en plus, le colosse était condamné à une ruine prochaine.

Il n'en est heureusement rien, et les langues malveillantes en ont été pour leurs frais, ainsi que l'atteste le rapport d'une commission spéciale qui a été chargée, à la suite de ces rumeurs, d'examiner soigneusement la célèbre statue. Celle-ci, quoique exposée à toutes les intempéries, n'en est pas moins parfaitement conservée, défiant bravement, depuis huit ans, les pluies, les brouillards et les tempêtes, dans la vaste baie où elle s'élève majestueusement.

À ce sujet, il n'est pas hors de propos de rappeler, en quelques mots, l'histoire de cette statue et de comparer ses dimensions à celles des autres statues colossales élevées à différentes époques par la main des hommes.

Elle fut donnée par la France aux États-Unis en 1875, en souvenir de l'Union Franco-Américaine, conclue l'année précédente. Conçue et exécutée par le sculpteur français, Bartholdi, elle fut terminée en 1880 et montée à Paris en 1881. Déjà en 1876, son bras droit soutenant la torche, avait été envoyé à Philadelphie. Le piedestal fut construit à New-York en 1884, et le 28 octobre 1886 la statue s'y dressait, entièrement terminée, après un travail de dix huit mois.

Voici quelques-unes de ses dimensions :

	pbs	pes
Hauteur, de la base du piedestal à la torche.	305	6
" du talon à la torche.	151	1
" " au sommet de la tête.	111	6
Longueur de la main.	16	5
de l'index.	8	
Circonférence de l'index au second joint.	7	6
Dimension de l'ongle de l'index. (13.10 pc.)		
Hauteur de la tête, du menton au crâne.	17	3
Épaisseur de la tête, d'une oreille à l'autre.	10	
Distance entre les yeux.	2	6
Longueur du nez.	4	6
du bras droit.	42	
Épaisseur "	12	
de la taille.	35	
Largeur de la bouche.	3	

La tête contient facilement quarante personnes et la torche douze. Un escalier ne comptant pas moins de quatre cent trois marches, donne accès à cette torche sur laquelle est installé un des

phares les plus puissants du monde : il est visible, la nuit, à vingt-cinq milles en mer !

La statue pèse 450,000 livres ou 225 tonneaux. Voici maintenant, par ordre de grandeur, en commençant par les plus petites, quelques-unes des autres grandes statues qui ont précédé celle de la Liberté, ce sont les statues de :

	pbs
Jules II, pape, représenté assis (Rome)	10
St-Christophe, à Paris, démolie en 1784.	31
Jupiter Olympien, assis (Rome)	37
La Minerve de Phidias (Athènes)	40
Apollon Capitolin (Rome)	46
Le grand Sphinx, au pied de la grande pyramide de Gizeh (Egypte)	56
Son corps a 115 pieds de long et la hauteur de sa tête, du menton au sommet de la coiffure, est de 8 pieds	
Apollon de Tarente	59
Statue de Memnon (Egypte)	63
Jupiter Falvius (Rome)	69
La Bavière (Alemagne)	72
St-Charles Borromée (France)	72
Zeymandias ou Rhamsés III (Egypte)	72
Vespasien (Rome)	75
Osiris (Egypte)	85
Colosse de Rhodes	105
Néron (Rome)	108
Idole de Kampon, couchée (Chine)	148

Comme on le voit, la statue de la Liberté, sans son piedestal, dépasse encore de quarante-trois pieds la plus haute des statues debout citées plus haut, et de trois pieds l'idole chinoise qui, elle, est couchée. Avec son piedestal, elle les surpasse respectivement, la première de 197 pieds, et la seconde de 157 pieds !

À l'intérieur de la statue de Jupiter Falvius sont plusieurs salles, et sa tête elle-même est un appartement, ayant pour fenêtres les yeux de la statue.

Des statues dont nous venons de parler, beaucoup sont démolies ou tombées, notamment celle de Saint-Christophe, à Paris, celles de Rhamsés III et d'Osiris, en Egypte, et enfin le fameux colosse de Rhodes. Il était en bronze et pesait 300,500 kilogrammes (environ 601,000 livres). Les anciens prétendaient que cette statue s'élevait à l'entrée du port de Rhodes, les pieds posés sur deux rochers placés de chaque côté du port, de telle sorte que les navires lui passaient entre les jambes, toutes voiles déployées.

Cette fable, longtemps accréditée, a été prouvée complètement fautive, par M. Eiffel, qui a calculé que les jambes du colosse, ainsi disposées, n'auraient jamais pu supporter le poids de son corps, en admettant même qu'on eut pu, d'abord, les faire rejoindre d'un rocher à l'autre.

Les plus anciens et les plus pesants de ces colosses sont ceux de Memnon ; ils sont en granit, représente le héros assis et présent, à eux deux, le poids fabuleux de 1,303,992 kil., soit 2,700,000 livres environ

Debout depuis plus de 3,000 ans, et autrefois placés à l'entrée d'un temple magnifique au sein d'une ville célèbre, la fameuse Thèbes, aux cent portes, les colosses ont vu disparaître tour à tour la génération qui les éleva, la ville superbe avec ses constructions prodigieuses, puis les peuples qui s'agitaient autour d'eux disparurent aussi peu à peu, et le silence et le désert s'étendirent autour des statues abandonnées. . . .

De temps en temps, à travers les siècles, des voyageurs venaient leur porter le tribut de leur admiration. On écoutait avec respect, les sons harmonieux que l'une d'elle, fendue par un tremblement de terre, faisait entendre au lever de l'aurore. Et, dans la naïveté de ces temps reculés, on pensait que l'âme du grand Memnon venait encore pleurer sur les derniers vestiges de sa gloire !

Autour de ces statues on a retrouvé, gisant à terre, les débris de dix-sept autres, énormes comme elles, images muettes de héros maintenant inconnus et dont le nom pourtant dut, jadis, remplir le monde ! Seuls, les colosses de Memnon sont restés debout, et le regard de leurs grands yeux mutilés qui ont vu déjà passer tant de siècles, semble encore, rempli d'une paix sereine, plonger dans les profondeurs d'un avenir inconnu.

Aujourd'hui, parcourant ces pays désolés où vécut autrefois des peuples si puissants et si industriels, l'Arabe solitaire s'arrête encore au pied des colosses, leur demandant pour s'y reposer un

coin de leur ombre gigantesque, et sa pensée s'envole, bien loin, bien loin dans la nuit des temps, vers des époques inconnues, tandis que les colosses, impassibles, dans leur tranquille majesté, semblent attendre la fin des temps, dans le silence des solitudes. . . .

LES DISTRACTIONS LITTÉRAIRES

Emile Zola écrit, dans *La fortune des Rougon* : "Il revint coiffé d'un képi d'ordonnance." Or, le képi ne date que de 1835, et le soldat mis en scène par le romancier naturaliste rentrait dans ses foyers en 1815.

Dans le même ouvrage, une jeune fille déclare que jamais elle n'épousera "un maigre bachelier qui l'humiliara de son savoir." La jeune fille a prévu, dès 1810, le grade universitaire qui n'existera que vingt-deux ans plus tard.

Dans une scène qui se passe également en 1810, toujours dans le même roman : "Il fut tué par un douanier au moment où il entra en fraude une cargaison de montres de Genève." En 1810, Genève était ville française et capitale du département du Léman ; il n'y avait donc aucun droit d'octroi ou de douane à percevoir pour transporter n'importe quelle marchandise de Genève dans le territoire actuel de la France.

Une autre perle de Zola extraite, cette fois, d'*Une page d'amour*. La scène se passe en 1853, et dès cette époque, "Hélène regardait du haut du Trocadéro la masse énorme de l'Opéra de Garnier." Bien clairvoyante, cette Hélène. L'Opéra de Garnier ne date, en effet, que de 1872

Dans *Son Excellence Eugène Rougon*, Zola ouvre le livre par la lecture d'un procès-verbal d'une séance du Corps législatif, que l'un des secrétaires débite "d'une voix monotone," quand tout le monde sait que le procès-verbal de la veille n'est jamais lu, attendu que ce travail tiendrait naturellement la plus grande partie de la séance.

Dans une *Page d'amour*, dont nous avons parlé plus haut, il désigne Shanghai qui est un port de Chine, comme une ville du Japon.

Dans le *Vicomte de Bragelonne*, dont l'action se passe sous Louis XIV, Alexandre Dumas, père, fait dire au comte de Guiches : "Le sanglier s'est réfugié dans un champ de pommes de terre." Des pommes de terre sous Louis XIV !

N'oublions pas cette merveille dans le *Barbier de Paris*, de Paul de Kock. En 1632, c'est-à-dire quatre ans avant l'arrivée en France de Mazarin, un des personnages du livre s'écrie : "Pour échapper aux sergents du guet, j'ai dû m'enfuir par la rue Mazarine."

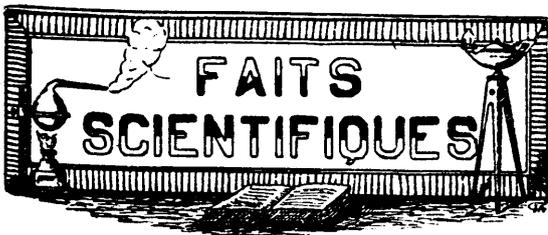
Les académiciens eux-mêmes, hélas ! ne sont pas impeccables. M. Jules Claretie semble avoir de singulières notions sur l'anatomie humaine. On lit, en effet, dans *Jean Mornais* : "Autant se brûler la cervelle, dit-il ! . . . Et il chercha, sous son gilet, la place de son cœur."

On ne nomme pas l'auteur de la bêtise suivante, extraite d'un ouvrage couronné par l'Académie française. "Un monsieur indiscret écoute les confidences nocturnes que se font, dans un grand parc, deux autres messieurs. La nuit est claire. Mais. . . un gros nuage qui passa devant la lune l'empêcha d'entendre la conversation. . . ."

Pour terminer, signalons la remarquable découverte, due à M. Jules de Gastyne, qui, dans un dramatique feuilleton, a comparé les bras de son héroïne à "ceux de la Vénus de Milo."

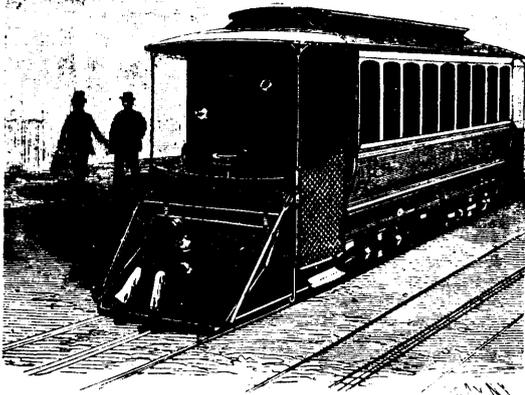
FRED.

Les femmes adoucissent notre âpreté nerveuse ; elles nous font rentrer dans la race. Le fâcheux est que trop souvent nous négligeons d'utiliser, pour notre culture morale, l'émotion qu'elles répandent dans nos veines.—MAURICE BARRÉS



FILET PROTECTEUR POUR LES CHARS ÉLECTRIQUES.— L'introduction récente dans les villes, de chars mis en mouvement par un pouvoir mécanique, réclame impérieusement quelque moyen de protéger la vie des piétons.

Notre illustration donne une idée d'un filet destiné à recevoir sains et saufs les gens frappés par les tramways. Ce filet est fixé sur un encadrement supporté lui-même par de petites roues, et qui est maintenu dans une posi-



tion inclinée par de solides ressorts hélicoides. De cette façon, une personne frappée par le char, tombe fatalement sur le filet, qui formant une sorte de sac la reçoit, tandis que les bras de l'encadrement se relèvent de chaque côté, soulevés par les ressorts et protégeant ainsi la personne contre tout danger. L'inventeur est M. Ch. F. Thomas, à Buckeystown, Md., à qui on peut s'adresser pour plus amples informations. C'est ce nouveau système qu'a adopté, ces jours-ci, la Compagnie des Chars Urbains, de Montréal.

LES ENVELOPPES DU SOLEIL.—Voici une très bonne explication, dit le *Cosmos*, de ce qu'on doit entendre par cette expression, c'est M. Deslandres qui la donne, et nous la reproduisons presque textuellement, car elle est de nature à bien fixer les idées à ce sujet.

L'atmosphère solaire est l'ensemble des couches extérieures au disque du Soleil tel qu'on le voit tous les jours, dans les lunettes ordinaires, avec un contour nettement délimité. Ces couches extérieures, invisibles en temps normal avec la simple lunette, ont été dévoilées par les éclipses totales, s'étudiant au moyen du spectroscopie et comprennent deux parties distinctes, la *chromosphère* et la *couronne*. La chromosphère est la couche restée qui recouvre immédiatement le disque solaire ou *photosphère* et l'entoure complètement. Elle n'a été jusqu'à présent étudiée avec le spectroscopie, soit pendant les éclipses, soit en temps ordinaire, que dans la partie annulaire extérieure au disque. Elle est gazeuse et d'une manière assez générale, assez mince ; mais, en certains points, elle offre des parties parfois très hautes, qui attirent tout d'abord l'attention et qu'on a appelées *flammes roses*, ou communément *protubérances, préminences*. Le mot *protubérance* indique bien l'aspect de ces parties hautes qui apparaissent dans les éclipses comme des éminences, extérieurement au bord solaire ; mais, dans les recherches actuelles, on s'est mis à étudier la chromosphère, non plus seulement dans la portion extérieure au disque, mais dans la portion qui se projette sur le disque. L'aspect de la chromosphère n'est plus alors le même ; les parties caractéristiques ne sont plus les parties hautes, mais les parties les plus brillantes qui sont aussi en général les plus basses, et le mot *protubérance* ne convient plus. Aussi, pour cette raison, M. Deslandres propose de s'en tenir à l'ancien nom de *flammes* ou *flammes gazeuses*, qui convient très bien.

D'autre part, la couronne, qui est la couche blanche superposée à la chromosphère, est beaucoup moins brillante, mais plus épaisse ; elle est formée par un mélange de gaz et de particules liquides ou solides. Elle présente aussi, en certains points de sa portion extérieure, des prolongements très faiblement lumineux ; qu'on a appelés *aigrettes, banderolles, jets lumineux*. Elle n'a pu, jusqu'à présent, être reconnue sûrement que dans les éclipses totales.

LES MERVEILLES DE LA MER.—Les vagues ne se font pas sentir à une profondeur de 3,500 pieds, et la température est la même, ne variant que fort peu entre les glaces du pôle et le soleil brûlant de l'équateur. A un mille de profondeur l'eau a une pression de plus d'une tonne au pouce carré. Si l'on emplissait d'eau salée une otte de six pieds de large, et qu'on laissa évaporer l'eau,

il resterait au fond une couche de sel de deux pouces d'épaisseur. Supposant que la profondeur moyenne de l'océan soit de trois milles, il resterait si l'eau s'évaporait au fond de l'Atlantique une couche de sel de 230 pieds d'épaisseur. L'eau est plus froide au fond de la mer qu'à la surface.

Dans plusieurs baies de la Norvège, l'eau gèle souvent au fond avant de geler à la surface. Les vagues sont fort trompeuses. A les voir au milieu d'une tempête on dirait que l'eau marche. L'eau reste à la même place, mais le mouvement avance. Bien souvent les vagues atteignent une hauteur de quarante pieds pendant la tempête et font cinquante milles à l'heure, c'est-à-dire deux fois plus vite que le plus rapide des bateaux à vapeur.

La distance du faite d'une vague à l'autre est généralement quinze fois plus grande que la hauteur des vagues—ou en d'autres termes il y a soixante-quinze pieds entre deux vagues de cinq pieds de hauteur. L'évaporation a une puissance énorme en attirant l'eau de la mer. Tous les ans les nues absorbent à la mer une couche uniforme de quinze pieds d'eau. Le vent entraîne cette eau-là sur la terre, elle tombe en pluie et les rivières la rendent à la mer. La profondeur de la mer présente un problème intéressant. Si l'eau de l'Atlantique baissait de 6564 pieds la distance d'une rive à l'autre serait réduite de moitié, c'est-à-dire à quinze cents milles. Si elle baissait de 19 680 pieds, il resterait un chemin sec entre Terre-Neuve et l'Irlande. C'est sur ce plan que les câbles transatlantiques ont été placés.

La Méditerranée est comparativement peu profonde. Si l'eau y baissait de 660 pieds, cette mer serait partagée en trois mers différentes, et l'Afrique serait jointe à l'Italie.

Le détroit d'Angleterre est plutôt comme un étang, ce qui explique l'inégalité de ses vagues. Il est difficile de sonder correctement l'Atlantique. Un officier de marine a surmonté la difficulté ; un poids de trente livres va jusqu'au fond. Un trou est percé dans le poids ; on y introduit une barre de fer qui joue facilement. Au bout de la barre se trouve une espèce de tasse dont on graisse l'intérieur avec du saindoux. Quand la barre, dont le bout dépasse le poids, touche terre, l'agraffe qui retient le poids tombe. Le sable ou la terre qui constitue le fond de la mer adhère au saindoux de la tasse, et de cette manière on sait quel est le fond de la mer à l'endroit sondé. Quand le poids touche le fond, une secousse se fait sentir jusqu'à l'extrémité supérieure de la ligne.

UN MARTYR

Nous détachons d'un volume du général Ambert, le saisissant épisode suivant de la guerre de 1870 ; il intéressera certainement nos lecteurs :

Le 19 septembre 1870, le 46^e régiment d'infanterie prussienne effectuait son entrée, tambours, fifres et musique en tête, dans le village de Bougival.

Le colonel qui le commandait, un grand brun, qui n'avait pas l'air commode, à ce que nous raconte un témoin oculaire, arrêta son cheval sur la place où débouche la rue des Hautes-Eaux. Là, il demanda :

—Où est le maire ?

Il lui fut répondu que celui-ci avec la majeure partie du conseil municipal, s'était retiré à Paris.

—Ah ! ricana l'Allemand, vos autorités vous ont abandonnés ? Eh bien, nous allons vous gouverner. Mais tenez vous tranquilles, ou sinon....

Un geste significatif compléta cette menaçante recommandation.

Le premier soin des arrivants fut d'installer un fil télégraphique entre leurs cantonnements et Versailles. A peine installé, ce fil fut coupé par une main inconnue. On le rétablit. Il fut coupé de nouveau. L'ennemi organisa alors une active surveillance autour de cet appareil de transmission, et un paysan fut surpris rôdant d'une façon suspecte aux environs de ce dernier.

Le paysan se nommait François Debergue, il avait soixante ans et était jardinier chez Avenel. On le conduisit devant une commission militaire.

—C'est vous qui avez coupé le télégraphe ? questionna le major qui présidait.

—Oui, c'est moi.

—Avec quoi ?

—Avec ceci.

Et le jardinier tira son sécateur de sa poche.

—Pourquoi avez-vous fait cela ?

—Parce que vous êtes l'ennemi.

—Promettez-vous de ne plus recommencer.

Le vieillard secoua la tête :

—Je ne ferai pas cette promesse.

—Pourquoi donc ?

—Parce que je suis Français.

Des voisins, des amis, des notables essayèrent

d'arracher le malheureux à la justice terrible qui allait le frapper. Ils offrirent de payer pour lui une rançon de dix mille francs. Le major se montra disposé à accepter. Mais le jardinier intervint brusquement :

—Je ne veux pas qu'il soit rien dépensé pour moi, déclara-t-il. Ce serait de l'argent perdu. Je récidiverais le lendemain.

Et il répéta avec la même résolution qu'auparavant :

—Je suis Français et je fais mon devoir.

Le 26 septembre, à quatre heures du soir, un peloton de vingt-quatre fusiliers montait la principale rue de Bougival François Debergue, condamné à mort, était au milieu d'eux. Le vieux paysan, en habits de travail, les mains liées contre le dos, marchait d'un pas ferme, la physionomie impassible. Le funèbre cortège, suivi de quelques habitants, prit la rue de la Celle et en gravit lentement la pente rapide. L'officier qui commandait le peloton paraissait ému. Plusieurs fois, on l'entendit murmurer en français, avec son accent tudesque : *Patriotisme ! patriotisme !*

On chemina sur la route de Versailles jusqu'à la ruelle des Bourbiers. Là, on tourna à gauche. L'escorte s'arrêta dans le champ d'un sieur Lainé. Le condamné fut attaché avec une corde au tronc d'un pommier. Ensuite l'officier demanda aux assistants :

—Quelqu'un de vous a-t-il un mouchoir ?

—J'en ai un dans ma poche ; prenez-le, dit le vieillard tranquillement.

On lui banda les yeux.

L'officier reprit :

—Avez-vous quelque chose à réclamer ?

—Qu'on m'enterre à côté de mon frère.

L'Allemand leva son épée, le peloton fit feu, et François Debergue tomba, le corps troué par dix-neuf balles, à quinze pieds de distance.

Général AMBERT.

PRIMES DU MOIS D'AVRIL

Le tirage des primes mensuelles du MONDE ILLUSTRÉ, pour les numéros du mois d'AVRIL, qui a eu lieu samedi, le 5 mai courant, a donné le résultat suivant :

1er prix	No.	7,878....	\$50.00
2e prix	No.	39,700....	25.00
3e prix	No.	28,172....	15.00
4e prix	No.	17,046....	10.00
5e prix	No.	8,263....	5.00
6e prix	No.	26,962....	4.00
7e prix	No.	19,148....	3.00
8e prix	No.	636....	2.00

Les numéros suivants ont gagné une piastre chacun :

117	5,947	14,446	19,840	27,158	32,351
199	6,925	15,824	20,495	28,032	33,114
407	7,695	15,965	20,602	28,466	33,833
486	8,177	15,989	20,680	28,643	34,701
570	9,057	16,215	21,781	28,948	35,429
687	9,214	16,630	22,203	29,014	36,047
782	9,971	17,602	22,516	29,304	36,272
1,432	10,082	17,818	22,659	29,651	36,593
1,950	10,407	18,330	22,843	30,664	37,491
2,110	11,346	18,405	23,124	31,133	38,551
2,479	12,179	18,620	23,415	31,197	38,826
3,157	12,780	18,907	24,198	31,600	39,386
3,813	13,121	19,407	25,314	32,031	39,483
4,210	13,638	19,578	26,743	32,052	39,785
4,564	13,995				

N. B.—Toutes personnes ayant en mains des exemplaires du MONDE ILLUSTRÉ, datés du mois d'AVRIL, sont priées d'examiner les numéros imprimés en encre rouge, sur la dernière page, et, s'ils correspondent avec l'un des numéros gagnants, de nous envoyer le journal au plus tôt, avec leur adresse, afin de recevoir la prime sans retard.

Nos abonnés de Québec pourront réclamer le montant de leurs primes chez M. E. Bédard, No 276, rue Saint Jean, Québec.

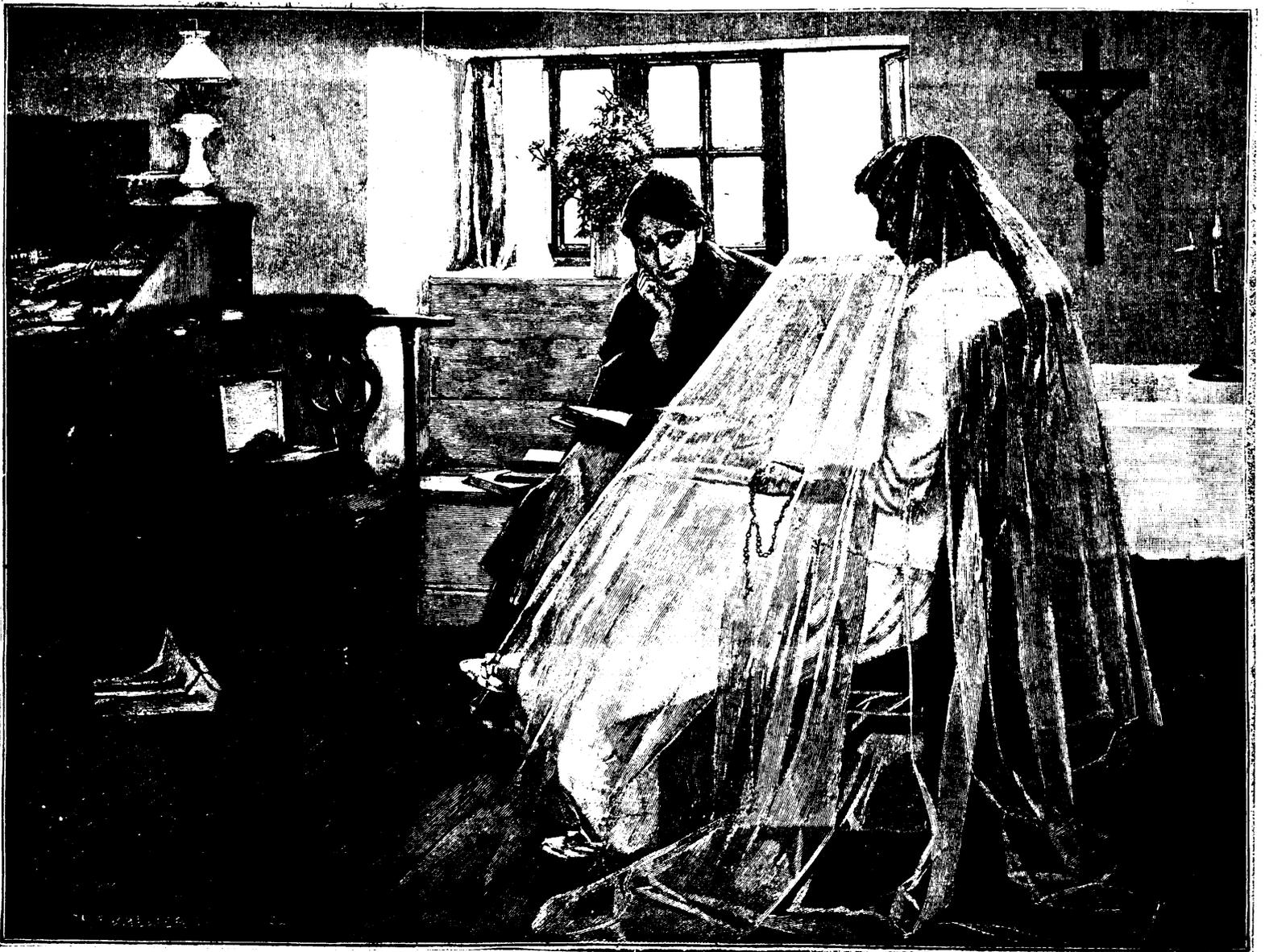


LE GRAND DUC DE HESSE

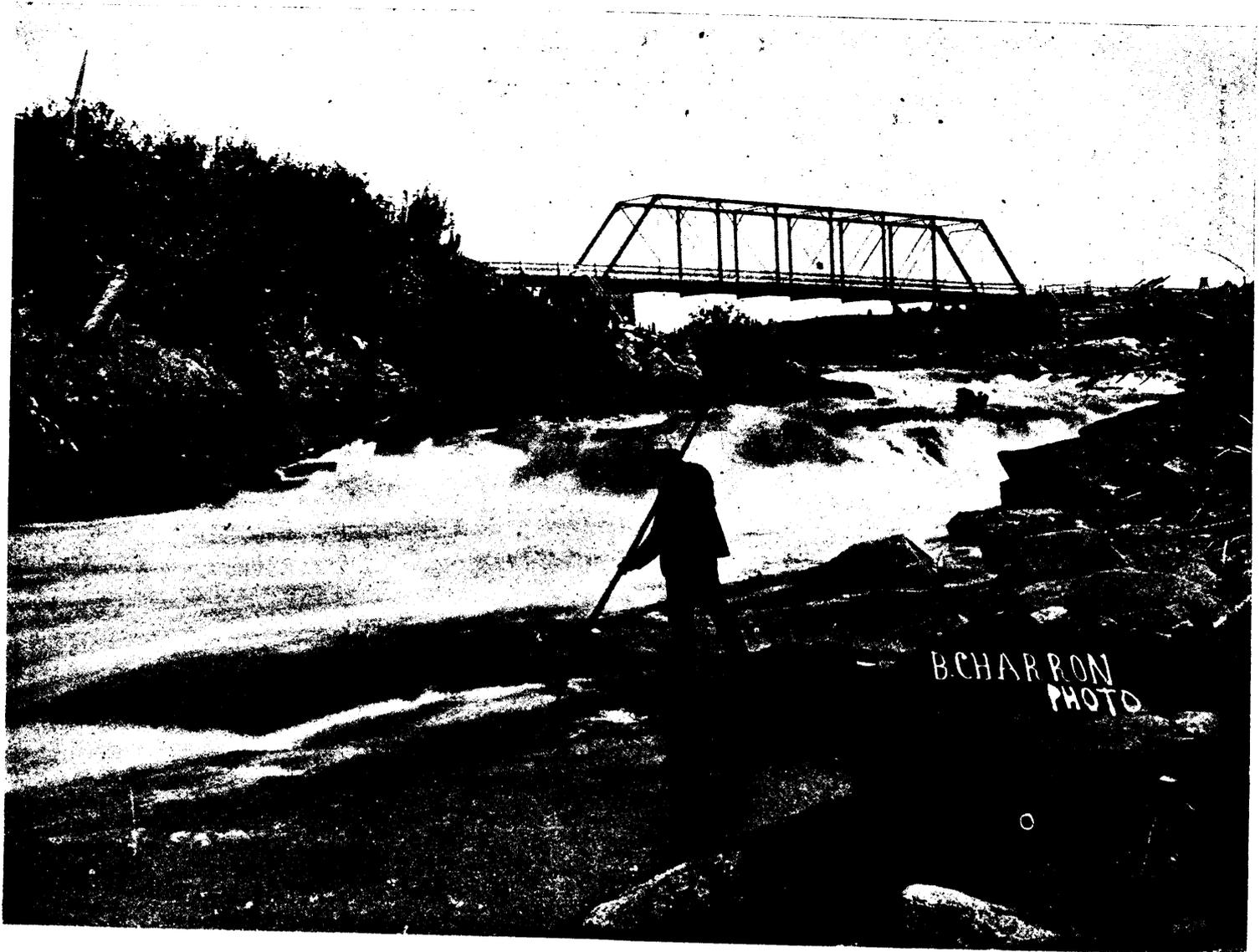


LA PRINCESSE VICTORIA-MELITA

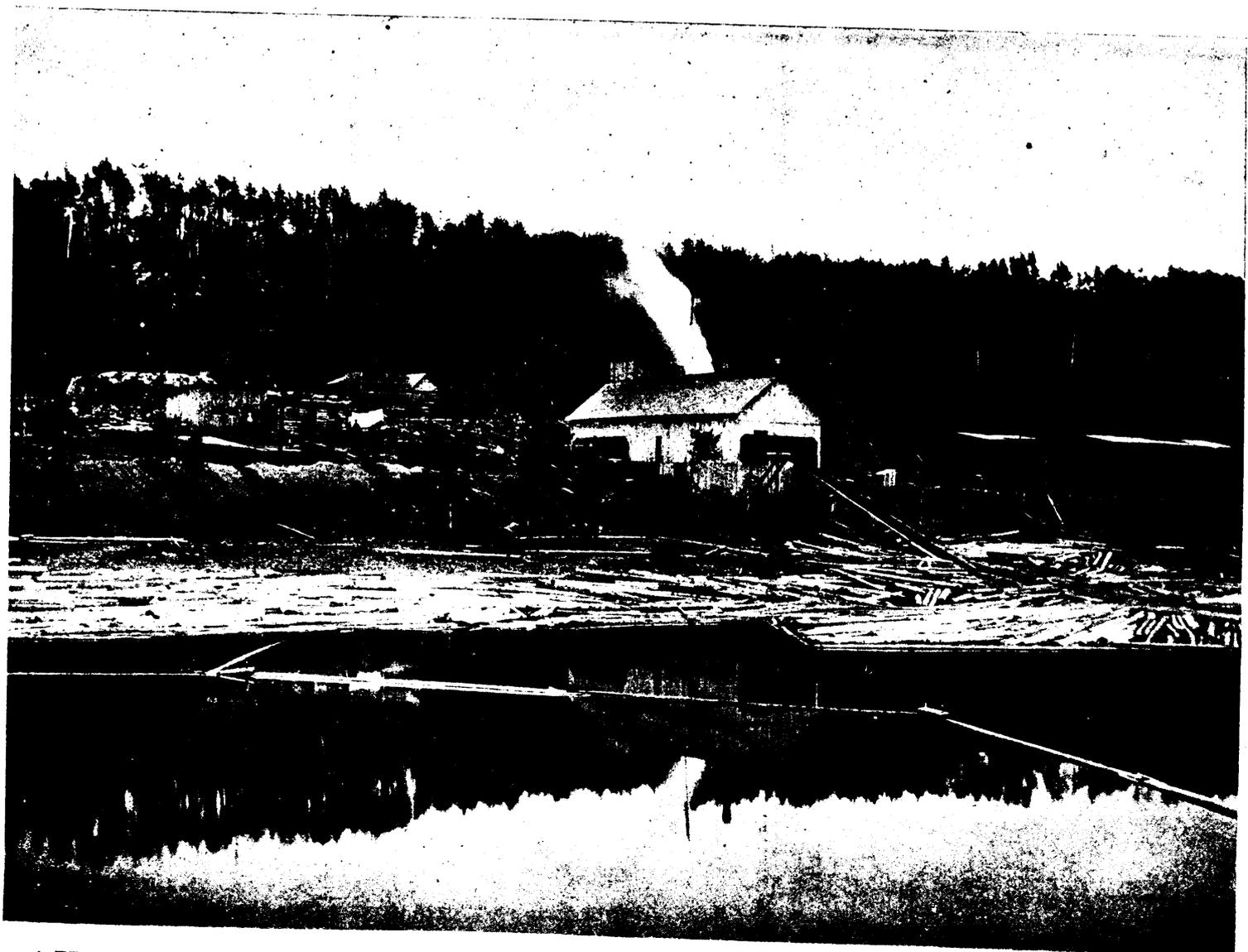
MARIAGE DU GRAND-DUC DE HESSE AVEC LA PRINCESSE VICTORIA DE SAXE-COBOURG



LE JOUR DE LA PREMIÈRE COMMUNION



CHUTE DES ESTURGEONS



A TRAVERS LE CANADA.—L'OUTAOUAIS SUPÉRIEUR : BAIK-DES-PÈRES : SCIERIE DU R.P. GENDREAU

Photogravures Armstrong



SCÈNE D'INTÉRIEUR

Le salon est paisible. Au fond, la cheminée flambe, par un feu clair et vif illuminée ; Au dehors le vent siffle, et la pluie aux carreaux Ruiselle avec un bruit pareil à des sanglots. Sous son abat-jour vert, la lampe qui scintille Baigne de sa clarté la table de famille. Un vase, plein de fleurs de l'arrière-saison, Exhale un parfum vague et doux comme le son D'un vieil air que fredonne une voix affaiblie.

Le père écrit. La mère, active et recueillie, Couvre un grand canevas de dessins bigarrés, Et l'on voit sous ses doigts s'élargir par degrés Le tissu nuancé de laine rouge et noire. Assise au piano, sur les touches d'ivoire, La jeune fille essaie un thème préféré, Puis se retourne et rit. Son profil, éclairé Par un pâle rayon, est fier et sympathique, Et si pur qu'on croirait voir un camée antique Elle a vingt ans. Le feu de l'art luit dans ses yeux, Et son front resplendit, et ses cheveux soyeux Tombent en bandeaux bruns jusque sur ses épaules.

Comme un vent frais qui court dans les branches des
Ses doigts, sur l'instrument tout à l'heure muet, [saules,
Modulent lentement un air de menuet.
Un doux air de *Don Juan*, rêveuse mélodie,
Pleine de passion et de mélancolie...
Et, tandis qu'elle fait soupiner le clavier,
Le père pour la voir laisse plume et papier ;
Et la mère, au milieu d'une fleur ébauchée,
Quitte l'aiguille et reste immobile et penchée ;
Et, s'entre-regardant, émus, émerveillés,
Ils contemplent tous deux, avec des yeux mouillés,
La perle de l'écrin, l'orgueil de la famille,
La vie et la gaieté de la maison,—leur fille !

ANDRÉ THEURIET.

MATELOT MALGRE LUI

ÉPISE DE LA PRESSE DE MATELOTS A QUÉBEC EN 1804
(Suite et fin)

III

L'ENLÈVEMENT



Lendemain, de bonne heure, Charles, comme il en avait témoigné l'intention, sortit pour se rendre à l'évêché. Il chercha Queen pour lui demander l'accompagner, mais celui-ci était parti depuis une demi-heure, en disant qu'il s'en allait se reposer chez lui. Le Canadien s'en allait seul, bien triste, l'âme remplie de malheur qui l'éprouvait. L'air frais du matin le glaçait, aussi il pressa le pas. Les dalles du pavé résonnaient sous ses souliers. Une brume épaisse voilait d'une teinte grise les maisons et la rue, ce qui favorisait singulièrement le plan de John, qui suivait Blanchard à courte échéance, en ayant soin de ne pas faire de bruit. Enfin, Charles arriva au palais épiscopal et y entra.

Queen attendit deux minutes, puis siffa doucement. Une réponse dans le même genre se fit entendre aussitôt. Il se dirigea vers l'endroit où le signal semblait venir et il tomba au milieu des matelots dissimulés sous une grande porte cochère. Ils se tinrent prêts alors à se saisir de Blanchard à son retour.

Ils n'attendirent pas longtemps. Bientôt Queen reconnut le pas de Charles.

—Attention, fit-il, le voilà !

Oh ! si le malheureux eut pu deviner le sort qu'on lui réservait, comme il eut fui vers l'asile sacré peu éloigné, où il se fut trouvé en sûreté, mais une nouvelle épreuve, un autre malheur devait l'assaillir, au sein de son infortune.

Encore quelques pas, et il tombe dans le piège. Avant qu'il puisse crier, appeler à l'aide, il est garrotté, baillonné, et emporté vers le port. Ce n'est qu'alors qu'il comprend ce qu'on lui veut. Il fait de vains efforts pour briser les liens qui le rendent impuissant ; des cris rauques, de rage, de colère, de douleur, s'échappent de sa gorge, et il pleure enfin, en songeant qu'on l'enlève, qu'il ne reverra plus sa mère, et n'accompagnera pas à sa dernière demeure, la dépouille de son père chéri.

Ah ! mais non, il ne faut pas perdre courage. Une leur d'espérance vient de briller dans son esprit. Le commandant du navire vers lequel on l'entraîne, écoutera ses supplications, car lorsqu'il lui aura dit sa position, à moins d'être un barbare, il le relâchera, et le rendra à sa mère en deuil.

Alors, il se console un peu, et se prend à espérer.

Il écoute afin de savoir ce que se disent les matelots.

—Nous avons fait là une capture double, dit l'un.

—Oai, répond un autre, mais je trouve la seconde bien drôle. Ça prend notre sergent pour avoir de ces idées-là.

—En effet, tendre un piège, et s'y faire prendre soi-même ; le jeune homme d'hier soir ne doit pas trouver cela de son goût.

Le sergent avait joué ce tour-là, à Queen, au moment où l'on empoignait Blanchard. John voyant Charles entre bonnes mains, voulut s'enfuir, mais une rude main s'abattit sur son épaule et le retint.

—Pas si vite, mon bijou, lui dit le sergent à l'oreille, n'aimeriez-vous pas à suivre votre ami à bord de l'*Orphéus* ? Et il ricana. Queen allait crier, faire du bruit, mais il n'en eût pas le temps.

Dix minutes plus tard l'escouade avec les deux garçons, montait sur le pont de la frégate.

IV

A BORD DE "L'ORPHÉUS"

Les matelots se présentèrent devant un des officiers de l'*Orphéus*, avec leur capture. Celui-ci ordonna tout de suite de délier les jeunes gens et de leur ôter les bâillons qui les étouffaient.

Aussitôt qu'il put parler, Charles, indigné de l'acte odieux dont il venait d'être victime, raconta au lieutenant la triste situation dans laquelle il se trouvait, et demanda sa mise en liberté immédiate.

—Je ne puis de moi-même vous l'accorder, répondit l'officier, mais je vais soumettre votre cause au commandant qui, quoique sévère, est néanmoins juste et bon. Si vous parvenez à le convaincre par l'accent de vos paroles, je ne doute pas qu'il vous renvoie à terre, car à moins d'être habile comédien, il est difficile de si bien interpréter la tristesse, le désespoir, comme vous le faites tout à l'heure en me parlant.

Ce disant, l'officier se rendit chez le commandant. Après une absence de dix minutes, qui parurent très longues au malheureux canadien, le jeune lieutenant reparut.

—Mon chef consent à vous voir et vous entendre, monsieur, dit-il en s'adressant à Charles. Vous, sergent, avec quatre hommes vous lui servirez d'escorte. Emmenez aussi l'autre garçon.

Ce fut alors que Charles remarqua John Queen, qui s'était tenu en arrière autant que possible, l'air farouche, sombre.

—Comment, toi aussi, John, tu as été enlevé par les gens de la presse ? Pauvre ami, je te plains !

John ne savait que dire ; il balbutia quelques mots. Son ami ne s'aperçut pas trop de son embarras, car ils arrivaient à la cabine de l'officier supérieur du navire.

Son sort allait se décider. Ce fut donc le cœur palpitant d'émotion qu'il en franchit le seuil.

Le commandant, un gros court, ventru, le visage sévère mais pas méchant, avait dépassé la soixantaine. Il était seul, assis à une table, à laquelle il écrivait.

Les matelots se rangèrent entre la porte et les prisonniers, pour prévenir toute tentative d'évasion.

Le lieutenant s'avança :

—Mon capitaine, dit-il en saluant, voici le jeune homme dont je vous ai parlé.

Charles s'inclina.

—Veuillez me répéter ce que vous avez dit à mon officier. Soyez sincère ; je m'apercevrai bien si vous ne jouez qu'une comédie afin de vous échapper.

Charles raconta alors ce que nous connaissons, mais en des termes émus, éloquentes. Son cœur parlait, et le vieux loup de mer, avec peine, retint les larmes qui voulaient mouiller ses paupières.

Les paroles émouvantes du pauvre jeune homme avaient fait vibrer en lui la corde du souvenir. Il se revoyait encore jeune, à York, en Angleterre, auprès de parents qu'il adorait, mais qui depuis longtemps dormaient dans la tombe, à l'ombre de la vieille cathédrale anglaise. Il se figurait un moment la peine qu'il ressentirait s'il était à la place de ce garçon, et l'angoisse, la souffrance indicible, qui torturerait le cœur de la pauvre mère, quand elle apprendrait que son cher enfant lui avait été enlevé par des marins anglais.

—Qui m'assure, dit-il, que votre histoire est vraie ? Votre accent est convainquant, mais on a vu déjà des scènes presque semblables couvrir le mensonge.

—Ce jeune homme, Votre Excellence, me connaît bien, et peut dire si je mens ou non. Et il montrait Queen.

Le sergent eut un mouvement de surprise : il voulut parler, mais, sur réflexion, se tût, désirant savoir ce que dirait John.

—Eh, bien ! mon brave, ajouta le commandant, qu'avez-vous à dire de ceci ? me dit-on la vérité ou non ?

Queen avait raisonné : Si je dis qu'il a parlé vrai, il sera libre, mais moi, je ne le serai pas ; je serai pris à mon propre piège, comme un grand nigaud ; les matelots riront de moi. Au contraire, si je dis que Charles ment, nous resterons probablement tous les deux, et je serai bien capable de me défendre de lui s'il me veut du mal. Et puis avec ça, si je n'ai pas Jane, il ne l'aura pas lui non plus.

Il avança d'un pas vers la table et d'une voix assurée :

—Il ment, dit-il.

—Que dis-tu, John ? s'écria Charles surpris.

—Ah ! ah ! fit l'officier supérieur. Alors ce qu'a dit ton ami ?...

—Mensonge que tout cela... .

—Misérable ! lâche ! infâme ! je vais t'étrangler, rugit Blanchard, et il voulut sauter sur Queen, le saisir à la gorge et l'étouffer, mais deux des matelots l'en empêchèrent et réussirent à le maintenir malgré ses efforts violents pour se faire lâcher.

—Pardon, mon commandant, dit alors le sergent, en s'avancant au premier plan du fond de la pièce où il était. Je sais quelque chose sur l'enlèvement de ces deux garçons, qui peut-être vous fera comprendre que celui qu'on appelle Queen à une raison pour démentir son ami.

Le sergent raconta alors la visite de John Queen à l'auberge.

—En effet, dit le gros capitaine, il y a certainement du louche là-dessous. J'éclaircirai cela tout-à-l'heure, après le déjeuner. En attendant, qu'on emmène ces deux hommes et que l'on veille bien sur eux afin d'empêcher toute tentative d'évasion.

V

DÉMARCHES INFRUCTUEUSES

Maître Green, du perron de son auberge, avait vu repasser les matelots avec leurs captifs.

—Vous avez fait bonne chasse. Eh ? leur demanda-t-il en grimaçant un sourire. Mais l'expression de sa physiologie changea aussitôt quand il reconnut son filleul ficelé, baillonné. Mais c'est John, se dit-il. Je ne lui vois pas le visage, mais par Bacchus, je jurerais que c'est John, mon filleul. Le pauvre diable s'est pris dans son traquenard. Pourquoi ne m'a-t-il pas écouté, aussi ? Faut pourtant l'en sauver.

Il cria après le groupe qui venait de disparaître dans le brouillard, gagnant vers le Cal-de-Sac, mais on fut sourd à son appel. Il courut pour les

rejoindre, mais quand il atteignit cet endroit les matelots se rendaient à la frégate dans leur embarcation, et n'avaient garde de répondre à l'aubergiste.

Patrick retourna à son auberge, endossa un autre habit et se rendit aussi vite que ses courtes jambes le lui permettaient, chez M. Dignard, afin de le consulter et de s'entendre sur ce qu'il serait possible de faire pour libérer son filleul.

Le chapelier fut très marri d'apprendre cette aventure de son pauvre apprenti, et s'habilla vivement pour aller essayer de le retirer du malheur où il était tombé.

Ils se rendirent tous deux au port, prirent une chaloupe et se firent conduire jusqu'à l'*Orphéus*; mais là l'officier de quart ne voulut pas leur permettre d'aborder, et ils durent s'éloigner sans avoir même pu voir Queen.

Non découragé, Dignard dit à son compagnon. —Allons immédiatement chez M. Nathaniel Taylor, le juge de paix.

Ils obtinrent un *warrant* contre le capitaine de la frégate, lui enjoignant de remettre à Dignard son apprenti qui, n'ayant pas encore dix-huit ans, disait le chapelier dans sa déclaration, se trouvait, d'après la loi, hors des coups de la presse.

(Dignard n'est pas tout-à-fait exact dans sa déclaration, car Queen était aussi près de dix-huit ans que de dix-neuf ans.) (*)

M. James Kerr, juge de la cour de l'Amirauté à Québec, contre signa aussi le mandat obtenu chez M. Taylor. Puis ils coururent au port.

Le brouillard s'était levé, et les deux compères virent l'*Orphéus* venant de lever ses ancres, sous l'influence d'une douce brise de l'ouest et du jasant, s'éloigner gaillardement sur le fleuve.

—Malédiction ! nous arrivons trop tard, vociféra Green.

—Tout n'est pas encore fini, s'écria Dignard. Je vois mon ami, John Campbell, qui s'en va faire une promenade dans son *Silver Oar*. Peut-être consentira-t-il à nous prendre à bord pour courir sus à l'*Orphéus*. Ils atteignirent Campbell comme celui-ci embarquait dans son bateau. En deux mots, ils le mirent au courant de la situation; il acquiesça à leur demande, et peu après la *Rams d'Argent* dansait gaiement sur l'onde et filait rapidement à la poursuite de la frégate.

VI

ÉVASION DE CHARLES

Après la visite du chapelier, le commandant de l'*Orphéus* avait donné l'ordre de tout préparer pour un départ immédiat, et quand le chapelier revint au port, il arriva juste à temps pour voir la frégate abandonner son mouillage. Le commandant fit dire à Charles qu'il n'avait pu vérifier son histoire, mais qu'il ne pouvait le relâcher à présent, vu qu'on cherchait à se faire remettre son compagnon qui, paraît-il, n'avait pas encore dix-huit ans, et se trouvait par là enlevé contrairement à la loi. Il ne pouvait perdre ses deux nouvelles recrues quand il en avait tant de besoin.

L'on n'avait pas été longtemps sur le navire de guerre à remarquer cette petite voile qui tirait droit sur l'*Orphéus*. La lanterne de l'officier de quart, découvrit la première, le chapelier et l'aubergiste, dans le *Silver Oar*. Les voiles de perroquet de misaine et du grand mat, ainsi que la perruche d'artimon furent déployées, et sous cette augmentation de voilure la frégate marcha plus vite, laissant bientôt loin derrière elle, nos deux compères désolés.

Un quart d'heure auparavant sur la rive nord de la terre ferme, deux milles environ, à l'est de la chute Montmorency, Joseph Pelletier, dans un canot, se préparait à faire une partie de pêche avec son fils aîné.

Quand l'ordre fut donné de déployer les voiles de perroquet, Charles qui était bon grimpeur, fut envoyé en haut avec d'autres matelots pour exécuter cette manœuvre. Le jeune homme voyant qu'il n'avait rien à attendre du capitaine, cherchait un moyen d'évasion, mais il n'en pouvait trouver; aucune chance de salut se présentait, et il se savait surveillé de près. De la position qu'il

occupait sur le mat d'artimon, il vit le *Silver Oar* courir après l'*Orphéus*. Il espéra d'abord que la petite embarcation les rejoindraient, mais quand la frégate sous d'autres voiles gonflées, la laissa bien loin en arrière, il eut un instant de désespoir.

Il regarda autour de lui sur le fleuve, vers l'île d'Orléans, au sud, puis vers la terre ferme. Un dernier et long regard sur le pays qui fuyait, car de son poste il lui sembla que c'était la terre qui s'éloignait. Un dernier coup d'œil sur ce coin de terre aimée, qu'il ne reverrait plus de longtemps, qui sait, peut-être jamais!

Tout-à-coup, en regardant vers la côte nord, il tressaillit. Il venait de voir en aval, non loin, une barque montée par deux hommes, qui pêchaient. Dans quelques minutes le navire passerait vis-à-vis, c'est-à-dire que la barque se trouverait en droite ligne entre eux et la terre ferme, à peu près à égale distance des deux. Charles avait tressailli: une idée téméraire, lui était venue subitement comme une inspiration.

—A la grâce de Dieu, se dit-il tout bas. Son parti pris, il se leva debout d'un bond, sur la vergue, et avant que le matelot anglais près de lui put comprendre son dessein, Charles s'écria:

—Vivela France! et se jeta dans le fleuve.

Le saut était périlleux; au moins cent pieds de hauteur. Une gerbe d'eau jaillit lorsqu'il frappa l'onde. Le vaisseau fut immédiatement mit en panne et des chaloupes furent descendues à la mer.

Quelques instants après sa chute, Charles reparut à la surface pour reprendre haleine et se reconnaître, et il replongea sous la surface froide du Saint-Laurent.

Il était nageur émérite; aussi fut-il bientôt rendu au canot des pêcheurs. Quand les marins des chaloupes virent le Canadien émerger de l'onde et monter dans la barque de Pelletier, ils s'élançèrent avec un hurra sur leurs rames, et leurs embarcations volèrent sur l'eau.

Pendant que, à la hâte, Charles racontait son aventure, les Pelletier, atteignirent le rivage. Joseph Pelletier dit à Charles:—Si mon gars, André, n'est pas parti pour aller en ville, vous pourrez prendre place avec lui et vous sauver, autrement vous vous réfugiez dans le bois voisin.

André achevait d'atteler quand les trois hommes atterrirent.

—La chance est pour vous, monsieur, dit Joseph à Charles.

—Il est bien temps, Dieu merci, lui répondit Blanchard.

Le cheval était de bonne race; et la voiture partit comme un trait. On garda la même allure rapide toute la route. Charles avait hâte d'arriver chez lui.

Les deux Pelletier se cachèrent dans le bois près de leur maison pour observer ce qui se passerait quand les marins débarqueraient et pour é happer à leur colère, mais les anglais ne débarquèrent point: ils venaient d'apercevoir à travers une éclaircie sur la route, la charette et leur fugitif, allant comme le diable du côté de Québec. Il n'y avait jamais moyen de le rattraper.

VII

DÉNOUEMENT

Charles arriva chez lui à temps pour les funérailles de son père. Son saut terrible, et le bain glacé qui suivit, le rendirent bien malade, mais sa jeune et forte constitution en triompha.

Lorsqu'il fut rétabli, il alla voir les Pelletier, qui l'avaient aidé dans sa fuite. Il y retourna même souvent. D'aucuns disent que c'était plus pour l'amour de Marie-Alice-Céleste Pelletier que par pure reconnaissance envers ses sauveurs. Des *envieuses* ou des *bavardes* qui disaient ça, bien certain, car Charles n'oubliait pas que sans M. Pelletier et son garçon, il n'aurait pu échapper aux Anglais, mais, Alice était aussi pour quelque chose dans les visites plus fréquentes du jeune homme, car aux *Rois* suivant, elle prenait le nom de Blanchard.

Dignard fit plusieurs démarches pour obtenir la liberté de Queen, mais toutes furent sans succès. Sir Robert Milnes écrivit à lord Camden, à Londres, en sa faveur. On répondit que l'Ami-

raur s'informerait des faits et, s'ils étaient vérifiés, Queen serait relâché. Il n'en fut rien, et l'on n'entendit plus parler de lui.

Jane coiffa sainte Catherine: elle fut toujours trop coquette pour s'attacher un amant.

Regis Roy

L'ARABE EN PRIÈRE

L'Arabe est le peuple qui a le mieux gardé le courage de ses croyances. Il est douloureux de voir sa foi égarée par les inventions du Coran, mais il est édifiant de constater avec quelle simplicité, il s'adresse à Dieu, sans souci de ceux qui l'entourent ou le regardent.

Quand l'heure de la prière est venue, où qu'il soit, l'Arabe se tourne du côté de l'Orient et se met à prier.



L'ARABE EN PRIÈRE

Abd-el-Kader vaincu résista tant qu'il put, pour ne pas signer de traité avec la France. Parce que disait-il:

« On ne voit jamais prier les grands chefs », et il ajoutait: « Je n'ai pas confiance en ceux qui ne prient pas. »

CARNET DE LA CUISINIÈRE

Epaule de veau en venaison.—Prenez une épaule de veau; lavez-la bien à l'eau tiède, lardez-la de lard et d'anchois assaisonnés de fines épices. Mettez-la dans une marinade de vin blanc pendant douze ou vingt quatre heures, et faites la cuire à la broche en l'arrosant de sa marinade. Etant cuite, servez-la avec une poivrade liée d'un peu de coulis.

Beefsteack concentré.—Ceci n'est pas une recette gourmande, mais une recette utile. Il s'agit de fournir aux petits ménages le moyen de se passer des marmites américaines pour procurer un bouillon très fort à un malade. Une livre de bœuf, bien énérvée, bien dégraissée sera coupée en très petits morceaux et placée dans un de ces verres en forme de tonneau qui contiennent généralement de la moutarde. On fermera l'orifice avec une vessie de porc bien lavée ou un parchemin trempé. Le tout bien ficelé cuira pendant quatre heures au bain marie. La viande ne devra pas être salée. On peut y ajouter un aileron de volaille et quelques rondelles de carottes.

(*) Voir *Archives du Canada*, vol. Q. page 2.



M. J. F. LEE

C'est avec un grand intérêt que les cercles d'échecs de Montréal ont accueilli la visite de M. F. J. Lee, le célèbre joueur d'échecs anglais, dont la carrière bien connue n'a pas besoin d'être retracée tout au long.

Arrivé aux États-Unis depuis quelques mois, il prit part au tournoi international de New-York, et il remporta le 3^{me} prix, de pair avec MM. Delmar et Showalter.

Il a donné plusieurs séances de son art dans les différents clubs de New-York, Brooklyn, Philadelphie, Washington, Hagerstown et Chambersburg. Tout jeune encore, il prit part à deux tournois de maîtres, à Londres, à des tournois internationaux à Bradford et à Manchester, en Angleterre. Dans le tournoi du Divan, également à Londres, M. Lee a remporté le premier prix en trois occasions, durant les six dernières années, ayant pour adversaires des maîtres célèbres.

Au tournoi du printemps dernier, M. Lee a obtenu un résultat très remarquable, ayant gagnée quinze parties, annulé trois, sans en perdre une seule.

Il a donné une séance au Montreal Chess Club, avec quinze adversaires, gagnant douze parties, en annulant une et en perdant deux. Il a aussi donné une séance de parties simultanées, au Cercle St-Pierre, de Montréal. Comme toujours, M. Lee a maintenu sa réputation de joueur de première classe, en ne perdant qu'une partie et faisant une partie nulle contre quatorze concurrents.

USAGES ET COÛTUMES

DANS LA RUE

Il faut être poli, très poli, même à l'égard des inconnus qu'on croise sur un trottoir. Oh ! va-t-on dire, mais comment témoigner de la politesse, une grande politesse à des inconnus sans se rendre ridicule ?

Il y a une politesse muette et sans gestes qui ne passe pas inaperçue. La femme qui incline son ombrelle à droite pour ne pas éloigner quelqu'un à gauche est polie ; l'homme qui élève son parapluie ouvert au-dessus de celui d'une femme, pour éviter une collision, un *abordage*, est poli. Les gens qui se rangent pour laisser le plus d'espace possible aux autres sont polis ; l'homme qui, voyant venir deux femmes de front, descend du trottoir pour ne pas obliger celles-ci à se séparer est poli.

Est polie, très polie, la personne qui, apercevant tout à coup un être ridicule ou fagote, sait réprimer jusqu'au second regard de curiosité (à plus forte raison le sourire involontaire) qu'elle aurait pu laisser tomber sur l'inconnu que le manque de goût ou, hélas ! la pauvreté expose à la moquerie.

Je connais une femme qui, voyant venir de loin des gens infirmes ou défigurés, auxquels leur malheur imprime une sorte de gêne, fait exprès de laisser tomber sur eux un regard rapide, indifférent, comme on en donne à tout passant, pour leur faire croire qu'il n'y a rien en eux qui excite ou retienne l'attention.

C'est peu de chose, dira-t-on. C'est beaucoup, puisque, selon les cas énumérés, on n'a pas éveillé dans les esprits les remarques désagréables, dans les cœurs un sentiment de malaise.

Dans les petites villes et dans les bourgs, beaucoup de gens timides considèrent comme un supplice d'aller par les rues, même pour faire les courses les plus indispensables. Les habitants innocents ont le goût de s'installer devant la porte de leur maison quand il fait beau, derrière leurs vitres quand le temps est mauvais, et l'infortuné passant sait fort bien qu'il est toisé des pieds à la tête par ces oisifs que la bienveillance n'étouffe pas (comme dit si bien le peuple), et que toutes sortes de réflexions désobligeantes s'échangent entre voisins... sur sa tournure, son allure, sa toilette et sa figure... sur ses habitudes connues ou supposées.

Si vous avez beaucoup d'aplomb, si vous êtes très ferme et très carré, vous trouverez qu'il est absurde de se laisser déconcerter pour de si petites choses.

Cependant le nombre est très grand de ceux qui sont aisément décontenancés par la sottise moquerie de ces argus malveillants... qu'il serait si facile de railler à leur tour, si on daignait détailler leurs imperfections. C'est une impolitesse impardonnable (même à l'égard d'inconnus) de papoter de la sorte sur le compte de ceux qui passent, d'étouffer de petits rires, de se pousser le coude en les désignant du regard, de se communiquer à demi voix, ou tout haut, les observations auxquelles chacun peut prêter. On entend des choses telles que les suivantes : " Il ferait bien de faire redresser les talons de ses chaussures ; " " Il a mis la redingote de son grand père ; " " Ce n'est pas une figure, c'est une betterave ; " " Si on lui aidait à porter son nez " (qu'il a très grand ou très gros) On encore : " C'est la trois cent soixante cinquième fois que je lui vois cette robe et ce chapeau ; " " On ne sait ni qui sont, ni d'où viennent ces gens-là. " " On dirait qu'elle marche sur des œufs ; " " je ne retiens pas sa couturière, " etc., etc.—Il faudrait avoir assez de philosophie pour ne pas écouter ces inepties ; mais non, on se trouble au point de ne plus savoir marcher, on butte sur une pierre, on manque de tomber, et les rires de partir en fusée.

Ces propos bêtes et méchants (qu'on entend moins souvent qu'autrefois, il faut en convenir), ceux qui les tiennent les attribuent à un grand esprit d'observation. J'admets qu'on ne puisse s'empêcher de voir, mais à quoi bon formuler toutes ces vilaines remarques ? Vous blessez le passant inoffensif ou non (car à mon avis, il faut ménager jusqu'aux mauvais) et vous développez sans profit l'esprit de critique qui dormait peut-être chez celui à qui vous communiquez vos belles découvertes.

Et puis, si tous nous avons notre ou nos côtés faibles, nous possédons pour le moins un don. Il est étrange que cette qualité ne soit pas signalée comme les défauts. " Le véritable goût, a dit Voltaire, est de voir les beautés à travers les défauts. " Je fais cette citation parce que justement ceux qui sont à la recherche des laidiers d'autrui croient être doués d'un goût impeccable.

Le jour encore éloigné, où on laissera aller les gens en paix par les rues quels que soient leur vêtement, leur visage et leurs façons, où on ne fera pas de conjectures gratuites et insultantes sur leurs mœurs et leur situation, le jour où chacun se gênera un peu pour le passant coadjoyé, l'humanité aura fait un immense progrès. La politesse de la rue aplanira bien des difficultés.

ANN SEFH.

La Petite, par Edouard Cadol, grand roman populaire, qui a été lu par toute l'Europe, est en vente pour 5 cts à la librairie G.-A. et W. Dumont, 1826, rue Ste-Catherine. Empressez-vous de l'acheter.

NOTES ET FAITS

Sursuperstitions

Sur la fin du Xe siècle vivait en Catalogne le moine Romuald. Les Catalans avaient une telle foi en sa sainteté qu'il voulurent le tuer, dans la crainte que, s'il venait à les quitter, ses reliques, après sa mort, ne vinssent à leur manquer.

* * * *

Une cérémonie funèbre au XIIe siècle

On ne lira peut-être pas sans intérêt le récit que fait un historien français, le sire de Joinville, conseiller de Louis IX, d'une cérémonie funèbre chez les Commaïns, habitants du Caucase, qui enterraient autrefois les principaux de leurs morts avec un cérémonial identique à celui des Gaulois avant la conquête romaine.

" Un riche cavalier était mort et on lui avait fait une grande et large fosse en terre ; et on l'avait assis et paré très noblement sur une chaise, et on mit avec lui le meilleur cheval qu'il eût et le meilleur sergent, tout vivant. Le sergent avant qu'il fût mis dans la fosse avec son seigneur, prit congé du roi des Commaïns et des autres riches seigneurs, et pendant qu'il prenait congé d'eux ils lui mettaient dans son écharpe une grande foison d'or et d'argent en lui disant : " Quand je viendrai dans l'autre siècle, alors tu me rendras ce que je te baille, " et il disait : " Ainsi ferai-je volontiers. " Le grand roi des Commaïns lui bailla une lettre qui s'adressait à leur premier roi, où il lui mandait que ce prud'homme avait très bien vécu et qu'il l'avait très bien servi et le priaît qu'il le récompensât de ses services. Quand ce fut fait, ils le mirent dans la fosse avec son seigneur et avec le cheval tout vivants, et puis lancèrent sur la fosse des planches bien chevillées, et toute l'armée courut prendre des pierres et de la terre ; et avant que de dormir, ils eurent fait, en remembrance de ceux qu'ils avaient enterrés, une grande montagne au dessus d'eux "

Chez les Gaulois, en effet, tout ce que l'on croyait avoir été cher aux morts était sacrifié à leur souvenir. Cette coutume qui, Dieu merci, disparut avec le temps, n'en est pas moins respectable, en ce sens qu'elle atteste chez nos ancêtres une foi naïve, mais inébranlable, en l'immortalité de l'âme

LE CHERCHEUR

NOUVELLES A LA MAIN

La politique chez le troquet :

- Oui, Polyte ! l'avenir est au socialisme !
- Ben oui, mais qu'é qu' c'est que l' socialisme ?
- C'est pas malin : t'as un sou, j'ai une pipe, t'achètes du tabac !
- Et après ?
- Eh ben, moi j'fame !
- Et moi, alorsse ?
- Toi ? Parbleu, tu craches !!!

* *

A la Campagne :

Le fils d'un fermier explique à son camarade d'école, j'une citadin en vacances, comment le blé pousse :

Ça se fait toujours de la même manière. Quand on sème le blé, on met du fumier dessus. Alors comme le blé n'aime pas le fumier, qui sent mauvais, il s'empresse de sortir de terre et de monter le plus haut qu'il peut pour ne plus le sentir.

* *

Une consultation :

Le médecin.—Vous ne souffrez d'aucune maladie grave ; cependant, abstenez-vous désormais de jouer du trombone.

—Bien docteur.

Après la sortie du client, un ami demande au médecin ce qui avait pu le pousser à défendre le trombone.

—Vous ne comprenez pas ?... C'est bien simple : Ce client habite juste au-dessous de chez moi !

CHOSSES ET AUTRES

— Dans le Kansas, les œufs se vendent actuellement cinq centins la douzaine.

— L'Irlande est, dit-on, le pays où il se commet le moins de suicides.

— Le jour de l'an ne tombera le dimanche qu'une fois pendant le prochain siècle.

— Un congrès de chimistes et pharmaciens aura lieu à Naples en septembre prochain.

— Ce sont les Australiens qui mangent le plus de viande, et les Italiens qui en mangent le moins.

GOUDRON LIQUEUR HYGIÉNIQUE, ANTI-ÉPIDÉMIQUE, PRÉSERVATIVE ET CURATIVE DES MALADIES de la poitrine, de l'estomac et de la vessie. Exiger l'adresse 19, r. Jacob, Paris.

GUYOT — Une lettre autographe de Washington, a été vendue à l'encan à New-York, pour la somme de \$25. Elle était adressée à George Taylor, de New-York, à la date du 18 mai 1786, le remerciant d'un envoi de pommes et d'huîtres.

CHARBON EN POUVRE ET EN PASTILLES, APPROUVÉ ET RECOMMANDÉ PAR L'AC. DE MÉD. DE PARIS, CONTRE LES maladies de l'estomac, la dyspepsie, la diarrhée, la dysenté-rie, la cholérine, le choléra. 19, r. Jacob, Paris et TOUTES PHAR- mies.

BELLOC — Le premier papier monnaie qui ait circulé au Canada a été émis par l'intendant Meules en 1865. C'étaient des cartes à jouer ordinaires, coupées en quatre, timbrées de fleurs de lys surmontées d'une couronne et contre- signées par divers fonctionnaires.

— L'homme de belle humeur ne se chagrine pas de l'insuccès et se réjouit de la réussite; l'homme d'humeur morose, s'il réussit neuf fois sur dix, ne se réjouira pas des neuf succès et se chagriner pour la seule et unique fois où il n'aura pas réussi.

— Les pertes matérielles causées directement ou indirectement au pays par la grève des 350,000 mineurs de charbon en Angleterre dernièrement se sont élevées à £1,700,000 par semaine, ou à la somme totale de douze millions de louis.

PILULES APPROUVÉES PAR L'ACAD. DE MÉD. DE PARIS, CONTRE l'Anémie, la Chlorose, ou pâles couleurs, l'Épuisement des forces. LES PILULES DE VALLET VRAIES SONT BLANCHES ET SUR CHACUNE EST ÉCRIT LE NOM VALLET. 19, r. Jacob, Paris et TOUTES PHAR- mies.

VALLET — L'eau de la mer, tout le monde le sait, contient du sel; mais pas partout la même quantité; ainsi, dans Mer Morte, il y a 187 livres de sel par tonne d'eau; dans la Mer Rouge, 93; dans la Méditerranée, 85; dans l'Atlantique, 81; Canal Anglais, 72; Mer Noire, 21; Baltique, 17; Mer Caspienne, 11.

— La Wilbur Opera Co. continue, cette semaine au Théâtre Royal, la série brillante quelle a commencée, la semaine dernière.

Chacune de ces pièces sera jouée avec le même talent, par le même personnel, et avec une mise en scène aussi extraordinaire que la semaine dernière.

QUINUM LABARRAQUE VIN FÉBRIFUGE, TONIQUE DIGESTIF, APPROUVÉ PAR L'ACADÉMIE DE MÉDECINE DE PARIS, pour les convalescents et tous ceux qui souffrent de faiblesse de l'estomac, d'anémie, d'épuisement causé par l'âge, les excès, le travail, la fièvre. EN BOUT. ET 1/2 BOUT. 19, rue Jacob, Paris et TOUTES PHAR- mies.

LES ECHECS ET LES DAMES

MATCH STEINITZ LASKER

Cette grande lutte échiquéenne, pour le championnat du monde, commencée à New-York puis à Philadelphie, se continue actuellement au Cosmopolitan Club, à Montréal.

La lutte est engagée depuis jeudi dernier et se prolongera jusqu'à ce que l'un des joueurs ait gagné dix parties. Les jours de réunion sont les mardis, jeudis et samedis.

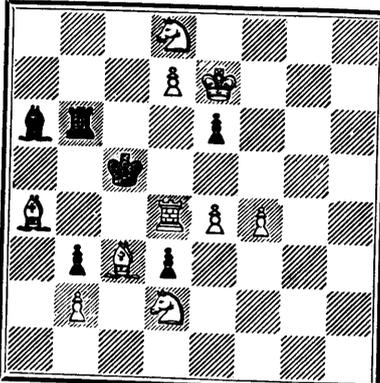
Les deux parties jouées en cette ville ont été une nulle et l'autre gagnée par Steinitz, ce qui donne le résultat suivant: Lasker, 7 parties de gagnées et Steinitz 3.

Comme on le voit, la différence est grande, mais le vieux vétérans ne désespère pas encore de la victoire.

No. 152—PROBLEME D'ECHECS

Composé par M. J. W. Baird

Noirs.—6 pièces



Blancs 10—pièces

Les blancs jouent et font mat en 2 coups

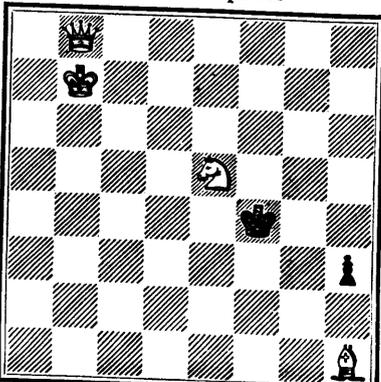
SOLUTION DU PROBLEME NO 150

- | | |
|------------------------|-------------|
| Blancs | Noirs |
| 1 C 6 R | 1 R pr C |
| 2 P 4 F | 2 ! |
| 3 T 7 R, échec et mat. | |
| | Si: 1 R 3 F |
| 2 P 4 F, échec déc. | 2 P 4 D |
| 3 C 8 D, échec et mat. | |

No 153.—PROBLEME D'ECHECS

Composé par M. C. Mohle, New-York

Noirs.—2 pièces



Blancs.—4 pièces

Les Blancs jouent et font mat en 4 coups

V. ROY & L. Z. GAUTHIER

Architectes et évaluateurs
162—RUE SAINT-JACQUES—162
(Bleek Barren)
VICTOR ROY. L. Z. GAUTHIER
Téléphone no 2113.

Saint-Nicolas, journal illustré pour les enfants, paraissant le jeudi de chaque semaine. Les abonnements partent du 1er décembre et du 1er juin. Paris et départements, un an: 18 fr.; six mois: 10 fr. Union Postale, un an: 20 fr.; six mois: 12 fr. S'adresser à la Librairie Ch. Delagrave, 16, rue Soufflot, Paris, France

— LA —

Banque Jacques-Cartier

DIVIDENTE No 57

AVIS est par le présent donné qu'un dividende de trois et demi (3½ pour cent) sur le capital payé de cette Institution a été déclaré pour le semestre courant, et sera payable au bureau de la Banque à Montréal, le et après vendredi le premier Juin prochain.

Les livres de transferts seront fermés du dix-sept au trente et un Mai prochain inclusivement.

L'assemblée générale annuelle des actionnaires de la Banque aura lieu au bureau de la Banque à Montréal, mercredi le 20 Juin prochain, à une heure p. m.

Par ordre du Bureau de Direction,
A. DE MARTIGNY,
Directeur Gérant

— LA —

Banque Ville - Marie

AVIS est donné par le présent qu'un dividende de trois pour cent, sur le capital payé de cette institution, a été déclaré pour le semestre courant, et sera payable au bureau principale de la Banque, le et après vendredi le premier juin prochain.

Les livres de transferts seront fermés du 21 au 31 Mai, ces deux jours inclusivement.

L'assemblée générale annuelle des actionnaires aura lieu au bureau principal de la Banque, mardi le 19 Juin prochain, à midi.

Par ordre du conseil de direction,
WM. WEIR, Président.

Montréal, 24 avril 1894.

DRS MATHIEU & BERNIER

Chirurgiens dentistes, coin des rues du Champ-de-Mars et Bonsecours, Montréal. Extraction de dents par le gaz ou l'électricité. Dentiers faits avec ou sans palais. Restauration des dents d'après les procédés les plus modernes.

J. EMILE VANIER
(Ancien élève de l'Ecole Polytechnique)
INGENIEUR CIVIL, ARPEUTEUR
187, rue St-Jacques, Royal Building
Montréal

RENE RAVAU

ARTISTE-PEINTRE

4, Rue St-Laurent
Résidence privée:
156a, Ste-Elizabeth

Portraits en tous genres.—Peinture à l'huile, Aquarelle, Peinture sur soie, satin, etc.—Spécialité: Adresses enluminées.

LIBRAIRIE FRANÇAISE

L. DERMIGNY

126 v. 25th STREET, NEW-YORK
SUCCURSALE A MONTREAL
1608, NOTRE-DAME

Seul Agent et Dépositaire du "Petit Journal," de Paris, de son supplément coloré, et du "Journal Illustré," pour le Canada et les Etats-Unis.

Dépôt des principaux journaux de Paris, notamment: Petit Parisien, Soleil du Dimanche, l'Echo de la Semaine, l'Univers Illustré, Le Figaro, etc.; journaux de modes et scientifiques.

Abonnements à toutes revues ou publications. Ordres pour livres promptement exécutés.

LE NEW-YORK ILLUSTRATED NEWS publication de seize pages, paraissant tous les jeudis, sera envoyé par la poste pendant treize semaines sur la réception d'un dollar. Ce journal n'a de relation avec aucune autre publication et les marchands et les souscripteurs sont mis en garde contre les imitations. Escompte libérale aux maîtres de poste, agents et clubs. Spécimens envoyés gratis par la poste. S'adresser à ARTHUR T. LUMLEY, 3, Park Place, N.-Y.

ANNONCE DE John Murphy & Cie

VOILES

— DE —

1re Communion

24 HEURES D'AVIS

De plus, nous nous engageons à exécuter sur vingt-quatre heures d'avis n'importe quel dessin possible, exactement au goût de l'acheteur, et fait au même prix, sans charge extra.

BRODERIES

Notre stock de broderies pour 1ère communion est immense. Les dernières nouveautés viennent d'être reçues, et les dames qui désirent des broderies feraient bien de visiter ce département. Votre choix sur un lot de 200 pièces. Prix très bas, pour broderies extrêmement bien faites.

— VOYEZ-LES —

Voyez nos nouvelles dentelles noires et garnitures.

John Murphy & Cie

1781 et 1783, rue Notre-Dame, coin de la rue St-Pierre

Conditions: au comptant et un seul prix
TÉLÉPHONE 2193

PACIFIQUE CANADIEN

Les trains laissent Montréal de la gare rue Windsor

- Boston, 9.00 a.m., *8.20 p.m.
- Portland, 9.00 a.m., 18.20 p.m.
- Toronto—8.25 a.m., *9.00 p.m.
- Détroit, Chicago, 8.25 a.m. *9.00 p.m.
- S. Ste-Marie, St-Paul, Minneapolis, etc. *9.10 p.m.
- Ottawa, Winnipeg et Vancouver, 9.10 p.m.
- Ste-Anne, Vaudreuil, etc. 8.25 a.m., 4.15 p.m. 6.15 p.m.
- Brookville, Vaudreuil, 8.25 a.m., 4.15 p.m.
- Winchester, 8.25 a.m., 4.15 p.m.
- St-Jean, 9.00 a.m., 4.05 p.m., 18.40 p.m. *8.20 p.m.
- Sherbrooke, 18.40 p.m.
- Waterloo et St-Hyacinthe, 4.05 p.m.
- Perth, 8.25 a.m. 4.15 p.m., *9.00 p.m.
- Newport, 9.00 a.m., 4.05 p.m., *8.20 p.m.
- Halifax, N.E., St-Jean, N.B. etc., 18.40 p.m.
- Hudson, Rigaud et Pointe Fortune 6.15 p.m.

De la Gare du carré Dalhousie:

- Winnipeg et Vancouver, 4.50 p.m.
- Québec, 8.10 a.m., 18.30 p.m. et 10.30 p.m.
- Joliette, St-Gabriel, 3 Rivières 5.15 p.m.
- Ottawa, 8.50 a.m., 4.50 p.m.
- St-Lin, St-Eustache et St-Agathe, 5.30 p.m.
- St-Jérôme, 8.30 p.m., 5.30 p.m.
- Ste-Rose et Ste-Thérèse—8.50 a.m., (a) 3 p.m. 4.50 p.m., 5.30 p.m. —Samedi 1.30 p.m. au lieu de 3.00 p.m.
- † Samedis exceptés. * Tous les jours, dimanches inclus. Les autres trains les jours de semaine seulement tel qu'indiqué. † Chars-palais et chars-dortoirs. ‡ Dimanches seulement. (a) Excepté les samedis et dimanches. † Connection avec Portland tous les jours, le samedi excepté.

BUREAU POUR LA VENTE DES BILLETS
129 RUE ST-JACQUES
COIN DE LA RUE ST-FRANÇOIS-XAVIER

FEUILLETON

MANQUANT

FEUILLETON

MANQUANT

A LA
VILLE DE MONTREAL

\$150.000

De Marchandises vendues à un bon marché extraordinaire pendant 60 jours.

Immenses Réductions

DANS TOUS LES

DEPARTEMENTS !!

\$10,000 de jouets vendus presque pour rien !

Hâtez-vous de venir si vous voulez profiter de cette occasion unique.

Rien de semblable n'a jamais été vu à Montréal

Cie GENERALE
— DES —
BAZARS

COIN DES RUES

Ste-Catherine & St-Laurent

Cognac Jockey Club

Carte Or V. S. O. P.

GARANTI PUR A L'ANALYSE

Le meilleur Cognac importé au Canada.



En vente dans toutes les maisons de gros.

En vente partout

\$1.25 LA BOUTEILLE

LE COSMOS.—La plus ancienne revue catholique des sciences et de leurs applications — hebdomadaire. — 32 pages, belles illustrations, \$6.40 par an, 8, rue François Ier, Paris, France

MAISON - BLANCHE

65—RUE SAINT-LAURENT—65

IMPORTATEUR

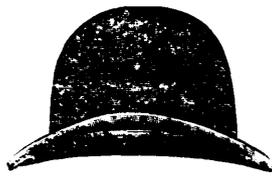
— DE —

Merceries

ET

CHAPELLERIES

T. BRICAULT



UN SEUL PRIX

10345

Cie d'Assurance contre le Feu et sur les risques Maritimes,

“ WESTERN ”

INCORPORÉE EN 1861

Capital.....	\$2,000,000
Primes pour l'année 1892.....	2,557,061
Fonds de réserve.....	1,095,000

J. H. ROUTH & F. L. S., gérants de la succursale de Montréal, 184, rue St-Jacques

ARTHUR HOGUE, Agent du dépt français.

PIERRE DUPONT, Insp. des Agences

En vente dans toutes les bonnes pharmacies.

Le **VIN** à l'**EXTRAIT de FOIE de MORUE** PRÉPARÉ PAR **M. CHEVRIER**

Pharmacien de 1^{re} Classe, à Paris possède à la fois les principes actifs de l'**HUILE de FOIE de MORUE** et les propriétés thérapeutiques des préparations alcooliques. — Il est précieux pour les personnes dont l'estomac ne peut pas supporter les substances grasses. Son effet, comme celui de l'**HUILE de FOIE de MORUE**, est souverain

CONTRE :
la **SCROFULE**, le **RACHITISME**, l'**ANEMIE**, la **CHLOROSE**, la **BRONCHITE** et toutes les **MALADIES DE POITRINE.**

EXIGER LA SIGNATURE : CHEVRIER

Usage admis dans

la meilleure

Société

Pour les dîners, Réceptions et de l'après-midi et les "Five o'Clocks," le complément indispensable à tout repas bien ordonné, est le



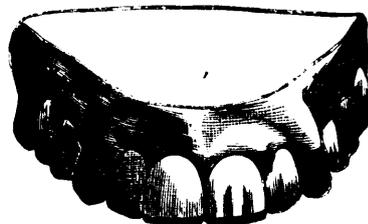
CHOCOLAT-MENIER

Le seul contenant la VANILLE à un haut degré, est fabriqué par MENIER Agréable pour les palais les plus délicats.

Peut être pris immédiatement avant de quitter la table.

Demandez à l'Epicier — LE — **CHOCOLAT MENIER** Vente annuelle dépassant 33 millions de livres. S'il ne l'a pas en vente, envoyer le nom et votre adresse à Menier, Succursale canadienne, 12 et 14, rue Saint-Jean, Montréal.

Neuveau procédé américain pour plomber de dents, en porcelaine et en verre, plus résistant que le ciment, imitant parfaitement la dent.



Neuveau métal pour palais, extra léger. Nouveau procédé pour plomber et extraire les dents sans douleur.

A. S. BROUSSEAU, L.D.S.

No 7, RUE SAINT-LAURENT, MONTRÉAL

Savez-vous Pourquoi

Nos ventes augmentent toujours tous les ans ? C'est que nous ne vendons que de bons meubles, solides et élégants. Nous vendons argent comptant et nous accordons un escompte de 10 p.c. sur toute vente au-delà de \$10.00.

P.S.—Emballage gratis et escompte spécial aux acheteurs hors de Montréal

RENAUD, KING

AND

PATTERSON

MEUBLES & LITERIE

Gros et Détail

652, Rue Craig, 652

Emplâtre [Souverain des Montagnes Vertes de GEO. TUCKER



Nous offrons \$500.00 de récompense pour un meilleur emplâtre. Des milliers de personnes souffrantes ont immédiatement recouru aux EMBLATRES SOUVERAINS DES MONTAGNES VERTES DE GEO TUCKER pour le soulagement immédiat des douleurs Rhumatismales, Rognons, Matrices, Poitrine, Côtés, Dos, Reins.

Vendus en gros et en détail chez **GEO. TUCKER** LE GUÉRISSEUR SAUVAGE 1875, STE-CATHERINE, Montréal.—Prix 25c

Un bienfait pour le beau sexe

Poitrine parfaite par les **Poudres Orientales** les seules qui assurent en trois mois et sans nuire à la santé le **DEVELOPPEMENT**

— BY LA —
Pharmacie des Formes de la Poitrine **PRENEZ LA FEMME SAINTE ET BEAUTE** Prenez avec notice, \$1 : 6 boîtes, \$5 En vente dans toutes les pharmacies de première classe. Dépôt général pour la Puissance : **A. BERNARD, 1882, Ste-Catherine MONTREAL TEL Bell 6517**

Lapins Sauvage PHOTOGRAPHES 300 RUE ST DENIS. M. J. LAPRÈS ÉTAIT AUTREFOIS DE LA MAISON W. NOTMAN & FILS. PHOTOGRAPHIES DE TOUS GENRES PORTRAITS A L'HUILE, AU CRAYON PASTEL, ETC ETC TELEPHONE 7283

PATENTS PATENTS, TRADE MARKS, COPYRIGHTS. CAN I OBTAIN A PATENT? For a prompt answer and an honest opinion, write to MUNN & CO., who have had nearly fifty years' experience in the patent business. Communications strictly confidential. A Handbook of Information concerning Patents and how to obtain them sent free. Also a catalogue of mechanical and scientific books sent free. Patents taken through Munn & Co. receive special notice in the Scientific American, and thus are brought widely before the public without cost to the inventor. This splendid paper issued weekly, elegantly illustrated, has by far the largest circulation of any scientific work in the world. \$3 a year. Sample copies sent free. Building Edition, monthly, \$2.50 a year. Single copies, 25 cents. Every number contains beautiful plates, in colors, and photographs of new houses, with plans, enabling builders to show the latest designs and secure contracts. Address: **MUNN & CO., NEW YORK, 361 BROADWAY**